



Violaine Prévost — Énoncé Théorique de Master en Architecture — automne 2016

Sous la direction de :
Professeur Nicola Braghieri
Professeur Luca Pattaroni
Sybille Kössler

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

*À mes parents,
pour leur soutien indéfectible depuis toujours*

PREFACE

La rédaction du présent ouvrage est le fruit d'un semestre de travail, mais avant tout le développement d'une intuition personnelle.

En juin 2014, alors que j'étais en stage dans le bureau berlinois Sauerbruch Hutton, je suis tombée tout à fait par hasard au cours d'une promenade sur le monument soviétique de Treptower Park. Est-ce une fascination du soviétisme –idéologie éclair, dystopie magnétisante du XXème siècle, une intuition profonde ou les réminiscences d'une éducation marquée par la religion ; dans ma tête est apparu le pressentiment d'un lien avec une architecture religieuse, une architecture du pouvoir.

Aussi étrange que cela puisse paraître, cette idée ne m'a jamais quittée, et lors de mon cursus de master, il est probable que le choix de mes cours et travaux en ait été influencé. À travers l'apprentissage du concept d'utopie et de dystopie, avec des cours de sociologie en parallèle, ou encore la découverte de la phénoménologie en architecture, la richesse et la diversité des cours proposés à l'EPFL m'ont permis de préciser un peu plus mes centres d'intérêt. Les idées se lient et se délient, se relient différemment.

En somme, il n'est pas étonnant, pour ce dernier travail théorique académique, que je revienne à ce monument qui m'a tant inspiré. Au cours de mes recherches, j'ai été très surprise de ne trouver presque aucune documentation sur le mémorial de Treptower Park. S'il est cité à de nombreuses reprises dans des guides touristiques, je n'ai découvert aucune analyse ni description précise, corroborant ou contrariant mes hypothèses. Étonnant.

PREFACE

Les recherches que je présente aujourd'hui revêtent la forme d'un roman suivi d'une critique. Maintes fois pendant mes études j'ai entendu l'injonction: « racontez une histoire ! ». Peut-être est-ce inconsciemment ce qui m'a poussée à écrire et décrire en partie mon intuition sous une forme romanesque.

L'emploi de la première personne promet une vision personnelle, bien que je ne m'identifie pas à proprement parler, au narrateur. Ce « je », chacun de vous est en droit de se l'approprier. Le roman permet aussi de soumettre un contexte autre à la réflexion architecturale contemporaine. En liant mon récit à une période passée, je donne une intemporalité à chacune de mes hypothèses. Si l'architecture est révélatrice d'une époque, d'un contexte social et historique, son éloquence et son dialogue avec le visiteur sont valables quelque soit la temporalité considérée (je ne développe toutefois pas la question de la ruine). Mêler le lecteur à un récit ayant lieu voici plus de soixante ans permet de le plonger hors du temps, hors de son temps et de ses considérations. Le voici immergé dans une période dont il découvre les tenants, et, depuis la pensée du personnage, en ignore subitement les aboutissants.

Le regard porté sur les édifices considérés se veut doté d'un renouveau, d'une naïveté, mais il est aussi manipulé pour ressentir une confiance et un enthousiasme en l'idéologie révolue du socialisme soviétique.

Nul doute également, que ce récit évoquera chez le lecteur un voyage initiatique. La tradition du grand Prix de Rome en serait-elle l'inspiratrice ?

PREFACE

Il est bon de préciser aussi que les descriptions relatives à Berlin ou Rome sont le fruit de voyages réalisés pendant ce semestre. Les remarques et analyses ont été menées *in-situ*, et c'est l'occasion pour moi de remercier mon compagnon de voyage, qui a nourri mes réflexions grâce à son œil curieux et ses remarques ingénues.

Je fais enfin le souhait que le lecteur adopte une lecture en trois temps. D'abord le roman : qu'il laisse son esprit et son imagination s'envoler et se mêler à ses propres souvenirs. Qu'il lise ensuite la critique en gardant en mémoire les impressions de sa lecture. S'il le souhaite, il peut alors relire le roman, cette fois d'une manière plus analytique et critique.

Violaine Prévost
à Lausanne, hiver 2016

PRESENTATION DES PERSONNAGES

Personnages historiques principaux:

Staline : (Joseph (Iossif) Vissarionovitch Djougachvili), aussi « l'homme d'acier », « (Grand) Père des peuples », « Le Vojd » (guide). Dirigeant de l'Union Soviétique de la fin des années 1920 à sa mort en 1953.

Aleksei Chtchoussev : (1873-1949) architecte russe et soviétique réputé dont l'œuvre peut être considérée comme une passerelle entre l'architecture d'un renouveau de la Russie impériale et le style révolutionnaire de Staline. Dans la fiction : aussi mentor du personnage principal, tout juste décédé.

Khrouchtchev : (Nikita Sergueïevitch)

Successeur de Staline, son avènement au pouvoir marquera la destalinisation et la fin d'une ère architecturale.

Personnages de fiction : (par ordre d'apparition)

Aleksei Evgeniski : Narrateur. Personnage principal âgé d'une trentaine d'années. Chercheur et prétendant au diplôme de Candidat des Sciences (équivalent soviétique d'un doctorat) en architecture à l'école de Moscou, élève et disciple de Chtchoussev.

PRESENTATION DES PERSONNAGES

Piotr Woïtaschewski : Psychiatre suisse de renom d'origine ukrainienne.

Elizia Zaubers (aussi Eli) : sœur de Ludwig, berlinoise communiste.

Ludwig Zaubers : ingénieur civil dans le secteur soviétique de Berlin.

Cyryl : ecclésiaste d'origine polonaise, ayant immigré au Vatican.

I

Entre-vue

« Qu'était pour lui Staline ?

Un personnage de légende. Un homme qui savait et pouvait tout. Un juste qui savait où était la justice et qui pouvait l'appliquer. (...) Un petit homme qui, par sa grandeur même arrivait à couvrir à lui seul, l'énorme masse humaine des siens »

Elsa Triolet, Le Monument

Moscou, 10 novembre 1949

Il fait froid. La voiture tressaute sur la route endommagée. Le gel de novembre a remplacé la boue. Depuis quelques semaines maintenant les températures nocturnes ont basculé dans le négatif. Dans l'habitacle, l'atmosphère est glaciale. L'officier à ma droite glisse un ordre sec à son acolyte au volant, qui obtempère et accélère dans la lumière froide. Je n'ose pas poser de question.

Sans sommation à cinq heures ce matin, ils ont sonné à la porte de ma chambre universitaire et m'ont prié de les accompagner. J'ignore où je vais ; mon cerveau, encore embrumé par un sommeil trop court, n'a pas eu la force d'objecter ou même de questionner. C'est peut-être mieux ainsi, finalement. D'un geste lent et mesuré, j'essuie un peu la buée sur la vitre de la fenêtre arrière. Moscou semble éteinte, et je ressens, comme une lame froide dans ma poitrine, que ce n'est pas seulement à cause de l'heure matinale.

L'ÉLOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Ma Matouchka Moskva est à terre. Devant mes yeux défile un paysage de désolation, environ un tiers des bâtisses est en ruine. Même si un peu partout des grues exhibent leurs frêles silhouettes à travers la brume, je sais bien que la ville ne s'est pas reconstruite après les bombardements allemands de 41. Une ombre hésitante traverse la rue avec précipitation, c'est un tout vieil homme au manteau rapiécé ; sans doute un sans-abri, la pénurie de logements est si importante... Dans ma chambrette étudiante, bien que j'aie quitté l'école depuis huit ans, j'ai bien conscience de mon privilège. Tant que je reste célibataire et que je poursuis mes recherches, j'ai encore la permission d'y rester - aux frais du régime.

Tandis que nous parcourons les grandes artères, je repense aux paroles du camarade Semionov¹ lors d'une conférence de présentation du plan directeur pour la reconstruction de la ville « Des mesures radicales sont nécessaires pour la rénovation. C'est de chirurgie dont nous avons besoin »². À l'époque, je débute tout juste mes études d'architecture. Le Parti était fort, en 1935 les meilleurs architectes et urbanistes se réunissaient pour discuter d'un remodelage de la ville et élaborer le schéma directeur de son développement. Étudiant en première année du cours du grand Alekseï Chtchoussev, j'étais parvenu, en usant d'un peu d'audace, à l'accompagner à ladite conférence. Fasciné par ces prospectives et

¹ Architecte, responsable de l'atelier spécial pour l'étude du plan de reconstruction de Moscou.

² Andreï Ikonnikov, *L'architecture Russe de la Période Soviétique*, 1990, p.195

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

projections, je voyais Moscou s'agencer autour d'un nouveau centre qui prenait place au Sud. La ville était organisée par de larges avenues bordées d'immeubles fiers, hauts et monumentaux dans lesquels se trouverait tout le confort moderne. Je m'étais laissé emporter par l'enthousiasme des protagonistes qui n'avaient qu'une idée : faire de Moscou le plus bel hommage et la plus belle vitrine à l'idéologie soviétique.

Et cette conférence m'avait conforté dans le choix de mes études. L'architecture pouvait changer le monde, c'était un fait indubitable.

La montée du nazisme, l'alliance URSS - Allemagne puis l'offensive allemande de 1941 ont radicalement modifié les plans. Même le chantier du Palais des Soviets, chef d'œuvre projeté, destiné à devenir un repère de tous les points de vue de la capitale a été abandonné et ne reprendra certainement jamais.

Nous avons besoin de chirurgie... et aujourd'hui, plus que jamais la ville meurtrie porte les cicatrices béantes d'une guerre sans pitié.

Un abrupt virage me tire de mes pensées, nous déboulons sur la place Loubianka³ encore déserte. La voiture pénètre dans une cour fermée, tandis qu'une lourde barrière se referme derrière nous. Je reconnais les briques jaunes du bâtiment du MVD.⁴

Pour me défaire de mon inquiétude naissante, je me concentre sur cet édifice que je connais sans jamais y avoir

³ La place existe encore et accueille toujours le ministère des affaires intérieures.

⁴ Les services secrets soviétiques internes en 1950, ex- NKVD

L'ÉLOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

mis les pieds. Le professeur Chtchoussev en a établi les plans et dirigé la réalisation. Je me rappelle avoir été étonné du nombre de cellules disposées de part et d'autre de longs couloirs, et de la quasi absence de salles de réunion et de réception. Une fois passé le portique d'entrée monumental, plus rien dans l'architecture n'évoque la splendeur solennelle projetée à l'extérieur. L'édifice est austère, quoique construit avec de beaux matériaux. Escorté par les deux agents, je pénètre dans un petit hall aux murs gris. Le sol est recouvert d'un parquet neuf et brillant, seul témoin de l'opulence du ministère de l'Intérieur. Un portrait de Staline d'environ trente centimètres par vingt fixé sur le mur conforte le maintien d'un silence révérencieux.

Le chauffeur m'enjoint d'un geste à rester près de lui tandis que l'officier se dirige sans hésiter vers ce qui me semble être une vitre sans tain et donne mon nom suivi d'un numéro. Une main invisible glisse un papier sous une fente imperceptible entre la vitre et une étroite console en bois, que l'homme saisi prestement. Puis il disparaît par la porte opposée. La pièce est dépourvue de siège et tandis que dehors la pâle lueur du soleil levant se fait sentir, je me redresse et, campé sur mes talons, je m'apprête à de longues heures d'attente.

Je ne suis pas inquiet. Qu'ai-je à me reprocher ? J'ai eu la chance très jeune de côtoyer les hauts décisionnaires et urbanistes les plus fameux de la ville, j'ai toujours affiché mon allégeance au Parti, je ne me connais pas d'ennemis...

L'officier resurgit brusquement dans la pièce et m'annonce avec un timbre plat : « le Vojd souhaite s'entretenir avec vous ». Je sursaute. Staline, Staline lui-même ? Je n'ai pas le

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

temps de me questionner davantage, je suis soigneusement fouillé, et me voilà poussé dans un couloir morne aux nombreuses portes toutes identiques. Toujours accompagné de mes deux gardiens, je parcours une trentaine de mètres avant d'entrer dans une cage d'escalier. Nous gravissons deux étages, et je les suis à travers un étroit corridor sur la droite, jusqu'à ce que l'officier s'arrête devant une porte. « Entrez ici, et patientez. »

Une énième salle grise, une cellule normalisée, anonyme, qui n'évoque ni la splendeur ni la déchéance, ni la richesse ni la misère. Il n'y a pas de fenêtre, pas plus qu'il n'y a de pendule, et je n'ai pas eu le temps d'emporter ma montre ce matin. Derrière moi, la porte se ferme à clef. Perte de repère. Je ne suis soudain plus certain de savoir où je me trouve, ni qui je vais rencontrer. Non... j'ai dû mal comprendre...

J'arpente pour la centième fois cette pièce dont je connais maintenant les dimensions par cœur, lorsque j'entends le verrou pivoter derrière moi. Mon cœur s'emballe dans ma poitrine et je blêmis devant le petit homme qui s'avance vers moi. Son visage n'exprime rien, rien d'aimable ou d'agressif. Dans l'embrasure de la porte, il est encore accompagné d'un homme en uniforme avec lequel il discute quelques minutes, avant de le congédier froidement. Je profite de ce bref répit pour le dévisager du coin de l'œil. Il a l'air plus vieux que sur les portraits officiels, plus fatigué aussi. Il n'est pas grand, et porte une épaisse veste grise un peu étriquée. Bien qu'aux yeux du peuple russe il ne semble pas être touché par l'âge, je constate qu'il a incontestablement vieilli. Pourtant son

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

regard alerte laisse percevoir une parfaite maîtrise. Puis, deux hommes en civil apportent successivement dans la pièce un bureau en bois sombre verni et une chaise, et le troisième remet à Staline un important dossier. Je subis une seconde fouille, et s'étant assuré de la présence de deux hommes devant la porte, Staline la referme derrière lui.

Nous ne sommes plus que deux. Il m'adresse un sourire un peu trop complaisant pour être sincère :

« Aleksei Evgeniski, jeune prétendant au diplôme de Candidat des Sciences⁵, à l'Ecole de Moscou et disciple du regretté camarade Alekseï Chtchoussev ? »

Je m'incline légèrement et prononce d'une voix parfaitement audible et que je veux assurée:

« Staline, le Grand Père des Peuples, oui c'est bien moi. »

L'homme se dirige lentement vers l'unique chaise derrière le bureau, sur laquelle il prend lourdement place. Je reste droit au centre de la pièce, tourné dans sa direction.

« Je sais qui tu es. Cela fait quelques temps que je songe à te convoquer, depuis le décès regrettable, oui, regrettable, de Chtchoussev. Au service du Parti, ta fidélité a été remarquée. Tu n'es pas sans ignorer l'avancement du magnifique projet des « sept sœurs ».⁶ Quelle belle famille,

⁵ Titre de l'enseignement supérieur d'origine soviétique, créé en 1934, équivalent au titre de doctorant et toujours utilisé en Russie.

⁶ Projet de 7 grattes ciels emblématiques et points de repères pour la ville de Moscou, destinés à célébrer les 800 ans de la capitale (1147-1947) en réponse aux gratte-ciels américains des années 30. Initialement au nombre de 8, 7 seront finalement construits entre 1952 et 1955, pour parer la pénurie de

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

oui quelle merveilleuse famille que celle du soviétisme. Notre magnificence est enviée, admirée au delà des frontières ! Nous possédons un incontestable avantage sur nos rivaux : la foi en notre régime, le dévouement des corps et des esprits. Seul un grand peuple, un formidable grand peuple comme le peuple soviétique peut se hisser à un tel niveau d'élégance et d'avancées techniques, technologiques et sociales. Je veux que le peuple entier sente son appartenance à notre projet. Et pour cela nous avons besoin d'une architecture inspirée, à la hauteur de nos ambitions. Mais les gratte-ciels, ce n'est pas suffisant, non, pas suffisant. Avec Chtchoussev, nous avons d'autres desseins... »

Il s'arrête un instant, guette ma réaction et j'aperçois une brève lueur dans ses yeux ;

« Nous voulions la pérennité, nous voulions, et toujours je veux que l'inscription de la Mère Patrie soit éternelle, pierre fondatrice et guide immortelle pour les générations futures. Pour cela est nécessaire la mise en œuvre d'une architecture exemplaire, grandiose, puissante⁷ ! Notre combat est juste, il est le seul qui vaille le sacrifice humain, et que la cause est grande ! Nous luttons pour la

logements. « *Ces bâtiments sont conçus pour exalter la supériorité du communisme et en fournir une image grandiose et jubilatoire (...) Alors que le capitalisme construit des édifices verticaux pour des raisons économiques — économiser l'emprise au sol, maximiser la rentabilité—, le socialisme prend le contrepied et met l'architecture au service du peuple.* »

Encyclopédie Wikipédia, Les Grattes Ciels Staliniens.

⁷ Anatole Kopp, *Le gigantisme architectural en Union Soviétique*, dans *Communications*, 1985

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

paix !⁸ Nous luttons pour le Parti, pour un monde meilleur et un peuple uni sous l'impulsion d'un père !

J'acquiesce silencieusement et plonge un bref instant mon regard dans le sien. Il est comme habité⁹. Soudain il se redresse et me toise de sa petite taille : « Il fut un temps, où l'architecture était capable d'émotions. Une architecture puissante ! Peut-on bien encore ressentir le pouvoir de la masse indestructible de la pierre ? La technologie de l'ingénierie civile promet une nouvelle ère, de nouveaux possibles. Je veux que mon architecture pénètre le cœur de chacun de ses visiteurs, qu'elle rassemble les foules et les transporte en une ferveur inextinguible ! »¹⁰

Puis, sur le ton de la confidence :

« Peu d'édifices sont rendus capables d'une telle prouesse, peu savent révéler cette soudaine conscience de soi pourtant fondue dans une appartenance à quelque chose qui dépasse l'être seul. Je souhaite que toi, camarade Evgeniski, tu conçoives ce que sera ma pérennité, notre pérennité. »

Je reste interloqué ; ce petit homme nerveux et colérique, bien souvent sous le faisceau d'accusations et de

⁸ « Nous luttons pour la paix ! » Slogan repris sur une fresque sur toile de 1951 illustrant le culte de la personnalité de Staline dans l'ensemble du bloc de l'Est. Auteur inconnu.

⁹ D'après Jean Laloy, *À Moscou : entre Staline et de Gaulle*, décembre 1944

¹⁰ D'après le ton employé par Staline dans son Rapport au comité central (1933)

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

moqueries quant à son esprit borné possédait en réalité une véritable panoplie de références qui surgissaient en son esprit, enrichissant certainement son insatiable recherche de pouvoir en possibles encore intentés. Et aujourd'hui c'est à moi qu'il s'adresse, m'accordant sa confiance, ses attentes et ses expectatives, sans crainte de viser plus haut que l'homme ne le peut, sans crainte de défier le sacré, à la démesure de son égo.

Dans ma tête les idées se bousculent ; des références d'architecture puissante ; quel programme pour un tel désir ? L'homme d'acier m'a soumis une idée, plus forte que les mots choisis pour l'exprimer. Une idée sans doute plus grande même que sa personne et dont il n'en perçoit pas la portée, bien qu'il soit capable de l'imaginer et la fantasmer.

L'entrevue ne dure guère plus longtemps. J'ai devant moi un an, un an pour réfléchir, et soumettre un projet. Un an pour transformer un concept en réalisation concrète. Un an pour réussir, ou échouer.

II

Métro

La porte massive de la grande Loubianka se referme sèchement derrière moi. Sans savoir si c'est d'excitation ou d'angoisse, je prends frénétiquement une bouffée d'air glacé qui m'enivre, et je m'empresse de rejoindre le métro le plus proche.

Comme un rêve, je ne saurais dire combien de temps a duré cette entrevue : entre-temps, la ville s'est éveillée. Des femmes vêtues de noir déambulent sur les trottoirs, leurs achats à la main. J'assiste au manège matinal des employés de bureau qui rejoignent leur lieu de travail. Devant la statue de Dzerjinski,¹¹ j'observe du coin de l'œil une femme emmitouflée dans sa pelisse descendre avec élégance d'une Moskvitch 400 aux tons verts pétrole. Peu de moscovites bénéficient encore d'un tel privilège me dis-je¹². Et je repense à ma minuscule chambre, mon travail de recherche, mon parcours pourtant politiquement correctement irréprochable, et mes conditions de vie misérables...

¹¹ Fonda et dirigea la Tchéka, la police politique du tout nouvel État bolchévique sous Lénine, ancien KGB. Statue située initialement au centre de la place.

¹² Automobile soviétique fabriquée entre 1946 et 54, distribuée et non vendue, destinée aux fonctionnaires et aux institutions.

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

En descendant dans la station du métro Ploshchad' Revolyutsii, je croise encore des travailleurs bureaucrates par vagues : le nez dans leur vestes, les yeux bas, fixés sur les talons de celui qui les précède. Je m'interromps, désabusé. Aucun d'entre eux ne prend la peine de lever le regard, alors que tout-autour d'eux rayonne une architecture souterraine aussi flamboyante et fascinante qu'incongrue.¹³

La voûte en berceau d'un blanc provocateur semble submergée par le flux humain gris, sale et sans âme qui se meut en son sein. Un passant au pas pressé me heurte l'épaule, je chancelle et me rattrape de justesse sur une arche. Je ferme brièvement les yeux, tandis qu'entre mes paupières se disperse peu à peu la nuée humaine. Le calme revient. Lorsque j'entrouvre de nouveau les yeux, le grand hall est vide.

...Je veux que mon architecture pénètre le cœur de chacun de ses visiteurs...

Je erre entre les arches latérales en marbre rouge brun qui entourent le vestibule central. J'ai assisté à l'émergence de ce métro, sous l'injonction du gouvernement stalinien ; j'ai moi aussi fusionné avec l'enthousiasme populaire et j'ai admiré les combinaisons glorieuses d'architecture et d'art,

¹³ Le métro moscovite a été pensé et voulu pour proposer à tous les moscovites une architecture de prestige. Andrei Ikonnikov, *L'architecture russe de la soviétique*, 1990.

Également (à propos du métro moscovite) : « to give men and women who had no access to individual luxury the experience that, for a collective moment, it was theirs » *Art and Power, Europe under dictators 1930-1945*, Ades Dawn, 1995

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

mêlées aux représentations prolétariennes. Chacune de ces arches est décorée à ses écoinçons de sculptures en bronze d'hommes et de femmes disposées dans des niches. Lesquelles symbolisent le peuple russe, vaillant bâtisseur et acteur du monde nouveau révolutionnaire. La splendeur de cette gare se destinait au peuple. Afin que chacun connaisse et reconnaisse la richesse soviétique, en un lieu public et accessible à tous, pour tous.

...Peu d'édifices sont rendus capables d'une telle prouesse, peu savent révéler cette soudaine conscience de soi pourtant fondue dans une appartenance à quelque chose qui dépasse l'être seul...

J'arpente le gigantesque hall et laisse courir mes doigts sur le marbre froid. Je caresse subrepticement la tête en bronze du chien couché au pied d'un garde frontière et souris machinalement à l'étudiante immobile, lectrice pour l'éternité. Là un parachutiste, ici un paysan, un matelot, et là encore des sportifs aux corps rayonnants de santé, l'allure vigoureuse et les muscles vifs dont les volumes luisent sous l'éclairage cru ...

Toute cette mise en scène est l'œuvre du remarquable camarade Alexeï Douchkine, qui jouit des faveurs du régime. Il est d'ailleurs en charge de la réalisation d'une des sept sœurs. J'admire avec quelle finesse il joue sur le miroitement des lumières, sur les couleurs minérales et scintillantes de la précieuse roche. La composition entière oscille entre finesse et didactisme, héroïsme et naturalisme.¹⁴

¹⁴ Fabien Bellat, *Amériques/URSS, Architectures du défi*, 2014, p55

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Grondement du métro au loin, je me dirige sans hâte vers le quai. Je sens qu'il existe, dans le condensateur social qu'est le métro, une opportunité. Cette intuition qui me taraude depuis quelques temps semble se nourrir de chacun de mes parcours. J'aurais aimé en discuter avec le camarade Chtchoussev...

La rame s'immobilise devant moi en un grincement aigüe. Pris d'une inspiration subite je fais volte face et retourne sur mes pas. À la Loubianka, je grimpe dans la ligne 1 qui se dirige au nord-est, et quitte la rame à l'arrêt Komsomolskaya. Je suis presque seul ; à cette heure-ci les moscovites vaquent à leurs occupations. La station est encore plus belle que dans mes souvenirs. Je n'y étais plus venu depuis le décès de mon mentor. C'est une de ses dernières réalisations, d'ailleurs j'avais aidé au redessin technique de détails au début de sa construction. L'espace est encore flambant neuf, et le marbre blanc étincelle sous la vive lumière des immenses lustres suspendus. Entre de délicates moulures, des mosaïques ou des bas reliefs dorés racontent le Parti. Je bouillonne d'une excitation nouvelle : cela ne fait plus de doute : le hall central encadré de ces arches régulières et la décoration opulente et maniérée, tout cela est directement inspiré des églises moscovites du XVII^e siècle !¹⁵

Je ris doucement.

Professeur, vieux camarade, même à trépas vous me donnez encore des leçons !

¹⁵ *Ibid.* p61

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

S'il me venait la témérité d'exposer ce raisonnement à Staline, je crois bien que ce serait-là ma dernière démonstration. Non, que non ! Le parti est indépendant et fort, nous construisons un nouveau monde que personne n'a encore pu ni su imaginer, et c'est notre émancipation des dogmes passéistes qui garantie notre unicité et notre modernité !

Et je ris encore.

III

La troisième Rome

« D'où tire-t-il (l'esprit) tous les matériaux de la raison et de la connaissance ? À ceci je réponds d'un seul mot : de l'expérience. »

J. Locke

An essay concerning Human Understanding

Je crois que mes idées sont un peu plus claires. Mais comme il me pèse de ne pouvoir les exposer à mon défunt camarade et mentor... C'était cette habitude que nous avions, d'étudier ensemble un ouvrage ou un édifice, puis d'en discuter des heures durant. Bien sûr, il connaissait déjà le livre, et bien évidemment mes analyses s'avéraient toujours très naïves lorsque, après m'avoir écouté, il m'exposait les siennes. Jamais pourtant son attitude n'était condescendante ; je crois sincèrement que lui aussi appréciait cet échange, et bien que notre relation n'ait rien de plus amical qu'une relation d'élève à professeur, nous avons construit cette confiance mêlée de respect. Peut-être que ma naïve curiosité lui rappelait sa jeunesse ? Je ne saurais dire quel intérêt motivait sa si grande sympathie à mon égard. Assurément notre curiosité commune et notre goût pour la lecture étaient un bon point de départ.

Il me semble qu'une vie entière n'aurait pas suffi à dévorer tous les livres qui composaient la bibliothèque de Chtchoussev. Amassée au fil de sa longue vie, sa collection faisait figure d'exception et m'apparaît aujourd'hui encore comme l'une des plus riches et éclectique sources de savoir sur terre. Le camarade faisait parti des très rares

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

compatriotes dont les archives n'avaient pas été décimées par la Militzia. Son savoir était respecté, grâce à sa relation privilégiée avec les hautes instances du Potiburo et le patriotisme qu'il affichait sans cesse, à travers son enseignement et son architecture. Et, pour le moment du moins, il bénéficiait de prérogatives inestimables, dont l'autorisation de conserver sa bibliothèque, pour un usage toutefois extrêmement contrôlé.

Mais je me rappelle très précisément, au début de mon assignation de chercheur à son atelier, tandis que je pénétrais pour la toute première fois dans son cabinet particulier, avec quelle vivacité le camarade Aleksei s'était dirigé vers la grande étagère qui recouvrait son mur. Le bois vernis disparaissait sous des ouvrages par centaines, et il s'était haussé sur la pointe des pieds pour saisir du bout des doigts un recueil usé. Il le serrait alors dans ses mains pâles et se retournait prestement vers moi. Je le revois le placer dans mes mains avec ce petit sourire énigmatique : « Ton cœur de soviet est fier comme un coq d'appeler Moscou la troisième Rome ? Assure-toi de connaître parfaitement Rome-la-première, rends toi d'abord capable de l'arpenter, la comprendre, la décrire, pour en capter la richesse et la beauté ; comprends son histoire, ses conflits, laisse toi emporter par ses mystères, découvre ses secrets, fais tiennes ses joies et ses peines, enivre toi de ses expériences, nourris toi de son vécu. Rome a une âme, son architecture entière vibre selon un ordre sacré d'une puissance enviée, souvent imitée et encore inégalée ».

Je me souviens comme, il y a une quinzaine d'années, l'immense place Saint Pierre s'était d'ailleurs retrouvée au cœur de l'actualité urbanistique. En 1936, le Duce donnait

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

le premier coup de pioche de ce qui s'annonçait comme l'un des plus grand travaux jamais réalisé dans la Rome moderne. La Via della Conciliazione est aujourd'hui presque achevée et relie le château Saint Ange à l'esplanade du Bernin. Trois ans plus tard, en 1939, les camarades Iofan et Alabian soumettaient à l'exposition Universelle de New York un projet de pavillon de l'URSS, au dispositif composé deux ailes elliptiques enserrant une élégante cour demi circulaire à portiques¹⁶, qui n'était pas sans rappeler l'éminente Place Saint Pierre. Toutefois les journaux s'étaient bien gardés d'établir un tel parallèle, et j'avais conservé mes observations pour moi-même.

Rome...

Auprès de Chtchoussev, j'avais découvert le classicisme et son histoire, de l'Antiquité à la Renaissance ; à travers des exemples j'avais appris à reconnaître les ordres, leur importance et leur hiérarchie. J'étais devenu capable de décrire des palazzi italiens, du sol au plafond, sans même n'avoir jamais quitté ma Russie natale. Chtchoussev possédait ce goût de l'apprentissage et de la culture, il était persuadé que la qualité du travail de l'architecte se base sur ses références, ses expériences et ses impressions et ressentis profonds. Et je me demande même quelle obscure allégeance il avait du prêter, pour ne jamais se soucier d'être inquiété pour ses propos.

Je crois que c'est une opportunité unique qui s'offre à moi. Le camarade Staline m'a assuré pouvoir mettre à ma disposition des moyens matériels afin que je puisse

¹⁶ *Ibid.* Page 77

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

nourrir ma recherche et mes hypothèses à travers l'expérience. Plus qu'une autorisation de voyager, c'est une injonction à le faire ! C'est décidé : Rome sera ma première destination.

En prévision de mon départ, je dois m'acquitter d'un certain nombre de démarches administratives. Une demande de quitter le territoire peut parfois prendre plusieurs mois. Ceci parce que tout départ du pays ne peut être que provisoire et promesse de retour. Un camarade qui part devient un représentant du monde soviétique, sa responsabilité à l'international est immense et chaque voyage comporte un intérêt patriotique certain ! Mais certains partent pour de mauvaises raisons... On dit qu'en Occident, le monde ne ressemble guère à celui décrit dans les journaux patriotiques ; que là-bas on vit mieux, et peut-être hormis en Allemagne, on y dort au chaud et l'on y mange à sa faim. Ouvriers, prolétaires, paysans, tout le monde... Vérité ou boniments conspirationnistes ? J'ai décidé de ne pas y croire. Abandonner sa patrie alors que pas-à-pas celle-ci tend à la perfection sociale, cela me semble pure lâcheté. Et pourquoi ? Sur la base de mensonges et de propagande ! Voilà pourquoi les conditions d'émigration, mais aussi de voyage ont été radicalement complexifiées par le gouvernement soviétique¹⁷. Le revers de la médaille en est que bon nombre de mes camarades de l'université en ont subi les conséquences. Lorsque l'on s'intéresse à l'art, l'architecture ou la géographie, n'est ce pas légitime, cette envie puissante d'enrichir ses connaissances à travers une

¹⁷ Simon Sebag Montefiore, *Staline - La Cour du Tsar rouge*, 2005

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

découverte du monde ? Pourtant, dans mon entourage universitaire, j'ai vu de brillants projets s'effondrer faute d'acquisition d'un papier ou d'une signature...

Je me méfie de ces on-dit. Je crois qu'il est sage de ne pas les propager. Je crois que, dans ma modicité, mon allégeance au Parti et ma foi dans le système soviétique, ont aujourd'hui su être reconnues à leur juste valeur. Staline élève ceux qui le servent. Chacun d'entre nous possède les clefs, non pas de *sa* réussite, mais de sa glorieuse contribution au Parti.

Sans plus attendre, dès le lendemain je me présente à l'administration, avec dans ma sacoche mon passeport ainsi que diverses attestations prouvant ma qualité de chercheur et mon engagement pour le Parti. Il n'y a pas grand monde à cette heure matinale, mais je dois quand même m'annoncer et patienter un peu. Le petit hall est empli de chaises de bois accolées au mur. À ma droite une toute vieille dame renifle bruyamment ; non loin un homme le dos voûté, la tête dans les mains semble anxieux... Mais voilà que l'on m'appelle déjà. Au guichet numéro quatre, l'ancestrale employée de bureau me regarde à peine à travers ses lunettes aux verres bien trop épais. Elle hausse un sourcil, puis l'autre, maugrée quelque chose, passe un appel et tamponne sèchement mon passeport. Je déchiffre « autorisation exceptionnelle » , « sortie encadrée du territoire » associé à la mention « travail de recherche scientifique » qui me surprend quelque peu. Il est clair que l'autorisation a été délivrée expressément par quelqu'un de haut placé.

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Mon passeport en main, je ressors fièrement, animé par ce chaleureux instinct patriotique.

IV

Le voyage

« La première action de tout architecte est soit de retrouver le sens d'un croyance dominante, soit de trouver une nouvelle croyance qui soit, en quelque sorte justement dans l'air »

Louis Kahn, Silence et Lumière

6 janvier 1950

Je n'ai emporté avec moi qu'une petite valise. Quelques vêtements de rechange - en fait presque l'intégralité de ma garde robe, une épaisse couverture pour la route, plusieurs carnets de croquis que j'ai déniché dans le bureau de Chtchoussev et le stylo offert par ma mère le jour de l'obtention de mon diplôme. De quoi d'autre aurais-je pu avoir besoin ?

J'ai emporté mes économies, principalement l'héritage familial, je n'ai rien d'autre.

Le train s'ébranle en cliquetant sur les rails de la gare gelée. Je n'ai pas dit au revoir ; mes camarades à l'université ont pris l'habitude de ne pas poser de question, ce qui est plus sage lorsqu'on est entouré d'intellectuels. Je n'ai parlé à personne, ni de mon incroyable rencontre, ni de cette mission. J'ai remis ma chambre - autant qu'elle héberge un autre, et prévenu ma concierge de ma probable absence, ce qui a suscité dans ses yeux une lueur d'agitation, aussitôt refrénée et suivie d'un : « Prenez bien soin de vous ».

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Mon cerveau est en ébullition. Excité, un peu comme un enfant qui se lance dans une aventure de preux bogatyr¹⁸, un acte de bravoure ou une démonstration vaillante de fidélité. Le wagon est glacial mais je ne ressens pas le froid. C'est étrange, cette sensation de transgresser un interdit, bien qu'il me soit autorisé. Le voyage, l'inconnu, j'ai tant à découvrir ! Le train file déjà à travers les plaines. Nous traversons des villages entiers sans nous arrêter. Les yeux collés à la vitre, je regarde tous ces braves paysans qui œuvrent, ils sont la force de notre peuple, j'aurais envie de les saluer et les remercier.¹⁹

Le voyage sera long. Une dizaine de jours jusqu'à Varsovie. Le train s'arrête à l'occasion de brèves escales et je descends parfois acheter quelque ravitaillement. Le Parti m'a offert la première étape du voyage, en seconde classe. Les nuits sont très froides, mais je bénéficie d'un compartiment de quatre banquettes pour moi seul. Peu de voyageurs dans ce sens là... Pendant la nuit où nous arrivons à Minsk, un homme prend place en face de moi. Dans l'obscurité de la cabine, je l'observe du coin de l'œil, tout en feignant un profond sommeil. Il se tient un moment immobile, debout au milieu des sièges, comme indécis, avant de s'étendre à même le cuir usé du fauteuil. Il grelotte en silence une bonne partie de la nuit, quant à moi je n'ose fermer à nouveau les yeux.

¹⁸ Equivalent du chevalier dans la culture russe.

¹⁹ La seconde guerre mondiale a provoqué un renversement de la hiérarchie ville-campagne chez les soviétiques, dû notamment à la nécessité de nourrir les soldats, puis les travailleurs à la reconstruction. Source : Larissa Zakharova, *Vie Quotidienne en Union soviétique*, UNICE

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

J'ai dû finir par m'endormir. La tête embrumée au petit matin, j'entrouvre les yeux et, d'abord surpris par sa présence oubliée, je le scrute un peu plus attentivement. Il n'est pas pauvre, me dis-je, mais pas riche pour autant. Son costume est impeccable et il contemple le paysage, droit sur sa banquette. À sa tenue, je lui prête une certaine éducation.

Je me redresse lentement, il a perçu mon mouvement mais n'a pas bougé d'un pouce. Je m'avance :

« Aleksei Evgeniski, architecte moscovite » lui dis-je en tendant ma main.

Il lève vers moi un regard très bleu et plein d'intelligence : « Piotr Woïtaschewski, médecin psychiatre, de Suisse. » article-t-il avec un léger accent que je peine à identifier.

Je lui donne une bonne soixantaine d'années, quoiqu'encore visiblement très vif. C'est un bel homme, le visage tenu par un grand nez qu'il arbore fièrement. Il devait être très séduisant. Il m'adresse un léger sourire. J'apprends qu'il rentre à Fribourg en Suisse, après un congrès de médecine à Minsk. Il dirige en Suisse un hôpital d'aliénés.²⁰ Je me présente à mon tour, évoque mes recherches et ma passion pour l'histoire, en omettant toutefois de parler de ma mission. Il écoute attentivement,

²⁰ Le docteur en question (1883-1974) a véritablement existé et a dirigé l'hôpital psychiatrique cantonal de Fribourg à partir de 1914 et jusqu'à sa retraite. Après avoir fui l'Ukraine il a commencé ses études de médecine à Montpellier, avant d'épouser une genevoise et s'établir en Suisse. (source : Archives privées de la famille Woïtaschewski)

L'ÉLOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

et ne pose pas de questions sur mon voyage. Je préfère ne pas lui révéler le but de mon périple. Son écoute attentive et la petite flamme de ses yeux perçants m'intimident. Par moments j'y retrouve quelque chose de Chtchoussev. Piotr est un homme extrêmement cultivé, qui connaît déjà Rome, et un peu la France aussi. Je me risque à lui demander d'où provient son accent. Il hésite un bref instant. « Mon accent ? Quel accent ? » il rit doucement. « Je suis né à Kiev. Mais j'ai *été envoyé* étudier en France, dans une petite ville du nom de Montpellier. »

Je lui demande de me décrire la France. Comment était-ce ? Qu'y-a-t-il aimé ? A-t-il visité Paris ?

L'homme ferme les yeux un instant, ses sourcils légèrement froncés comme s'il cherchait très loin dans sa mémoire : « Et vous-même, vous êtes vous déjà rendu à Paris ? » Je lui fais signe que non. Il reprend : « Pourriez vous tout de même me citer un édifice qui, selon vous représente le mieux la capitale française ? » Je réfléchis un instant : « Eh bien, compte tenu de l'arrogance française mais aussi de la grande qualité de leurs ingénieurs, je dirais la Tour Eiffel. L'édifice de l'homme plus fort que les lois de la nature, cela me semble un exploit digne de représenter la capitale. » Piotr acquiesce doucement. Puis dans un murmure, le roulement de ses *r* lentement articulé : « Votre réponse ne me surprend pas... Mais dites moi mon jeune ami, pourquoi une architecture plus ancienne, ou disons, moins récente, ne serait-elle pas suffisamment éloquente pour raconter un pays ? »

Il ne me laisse pas le temps de répondre :

« En octobre 1925 je me suis rendu à Paris pour la toute première fois de ma vie. Croyez-moi bien que la tour Eiffel

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

m'a subjuguée : elle est magnifique. Lorsque l'on passe dessous, on devient même incapable de saisir la portée de l'ensemble de l'ouvrage. Sa hauteur bouleverse littéralement votre perspective. Mais voyez vous, mon souvenir le plus brûlant, c'était en visitant la cathédrale Notre Dame de Paris. Je suis de confession orthodoxe. Les églises ukrainiennes étaient belles oui, splendides... malheureusement aujourd'hui presque toutes ont été détruites²¹. À mes yeux cependant, aucune n'était en mesure d'égaler Notre Dame. Je crois que l'objet s'est révélé à moi, non par son extérieur, mais lors de ma visite. Je vous avoue d'ailleurs que je rechignais à m'y rendre, bien que pendant toute la durée de mon séjour je passais chaque jour devant ; j'avais gardé un souvenir amer de la religion de mon enfance, et lors de mon arrivée en France, mes études scientifiques n'ont que contribué à repousser loin de mon esprit tous ces rituels et considérations métaphysiques. » J'acquiesce d'un hochement de tête. « J'étais là, en dessous de ce portique monumental, sous ces strates remplies de saints et d'anges penchés au dessus de ma tête. La porte massive ouverte, tellement lourde que déjà je sentais peser sur moi ce que je comprenais comme un poids, trop lourd pour mes épaules. Dans un élan d'affrontement, je l'ai franchie comme l'on franchit un obstacle, du poing j'ai ouvert les secondes portes en bois qui marquent le palier d'entrée. Et comme poussé par le vent d'automne, je me suis laissé entrer dans cet univers. »

²¹ Entre 1920 et 1930 la stalinisation atteint à Kiev une tournure dramatique. Plusieurs centaines d'églises historiques sont détruites, la cathédrale est « confisquée » par le gouvernement.

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Il est des expériences qui nous bousculent, bouleversent nos certitudes, et surtout nous marquent à jamais ; la lueur dans ses pupilles évoque des hauteurs et élancements qui avaient émerveillé ses yeux, tel un souvenir brûlant où les piliers de la cathédrales se fondaient dans les flammèches des cierges verticaux, où les gigantesques vitraux brillants de mille feux sous les rayons d'un soleil d'hiver, faisaient s'animer devant son regard ébahit des chevaliers, des saints et des dieux. La grandeur, le pouvoir, à portée de mains, comme dans un conte de fée.

Je me tiens coi, et note soigneusement dans un coin de ma tête son énumération descriptive passionnée. La lumière, la lumière, me dis-je, c'est aussi l'ombre. Le contraste qui distingue les deux, leur donne en réalité une existence, tout comme le puissant se détache de l'asservi, en une incontestable rupture d'une aveuglante brutalité.

Le froid soleil d'hiver fait une timide apparition, et un mince rayon de cette lumière crue encore bleutée de la nuit pénètre le compartiment, par fragments. Piotr s'interrompt et pivote légèrement la tête pour contempler le paysage. Je l'imite. Tout est recouvert d'une neige d'une pureté sans égale. Du coin de l'œil, je le considère avec une admiration nouvelle. Sur le ton de la confiance il énonce d'une voix paisible : « La neige, n'est ce pas merveilleux ? Ce tissu tombé du ciel, capable de rendre sublime même un terrain vague... »

Nous arrivons le soir suivant à Varsovie où je dois prendre un train pour Budapest afin de rejoindre l'Italie par l'est. Tandis que nous faisons valider nos passeports au poste de contrôle, j'apprends qu'à Budapest a lieu une véritable

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

insurrection. Le peuple hongrois refuse l'aide d'après-guerre proposée par l'Union Soviétique²² et l'on me fait entendre que ma présence serait extrêmement malvenue et surtout très dangereuse. Piotr vient à mon secours :

« Faisons route ensemble jusqu'à Berlin où je dois rejoindre un collègue de travail ; de là bas je rejoindrai la Suisse, vous pourrez certainement emprunter le même itinéraire et éviter ainsi les Balkans. » Il me tend la main en signe de pacte, je fixe son regard pendant quelques secondes, il ne cille pas. Est-ce de la folie, de la lâcheté ou de la simple curiosité ? « J'accepte » lui dis-je. Berlin est si mystérieuse à mes yeux ! Nous nous serrons la main ; une étincelle d'excitation parcourt brièvement mon corps.

Le prochain train pour Berlin part dès le lendemain matin. En route, il m'explique : « Je vais loger chez la famille de mon collègue, je les ai contacté hier soir, ils n'ont pas de place pour vous mais leur neveu pourra vous héberger. Ce sera juste un peu plus... rustique. » En milieu d'après-midi, alors que nous nous séparons un peu formellement sur le quai, de la *Schlesischer Bahnhof*²³, l'adresse du neveu en poche, je réalise la folie et l'inconscience de mon attitude : qui sait si il n'y a pas là quelque piège ou quelque espion ? Pourtant, en accordant ma confiance à cet étrange médecin, j'ai plutôt le sentiment d'avoir vécu là une rencontre hors du commun.

²² En 1949, l'Union soviétique signa un traité d'assistance mutuelle avec la Hongrie qui lui permettait de maintenir une présence militaire et de fait de contrôler la politique du pays. Une rébellion encore plus sanglante explosera en 1956.

²³ Actuelle Ostbahnhof

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

V Berlin

13 janvier 1950

Il est à peine seize heures et la nuit est déjà tombée. Quelques rares lampadaires disparates éclairent les rues, je presse le pas dans cette ville inconnue. L'adresse donnée me mène à une ruelle au nord de la ville, dans le quartier de Prenzlauer Berg, non loin de la Greifswalder Strasse. L'immeuble que je recherche porte les marques de la guerre encore si récente, la façade déchiquetée par des impacts de balles, laissant voir la brique humide sous le crépi éclaté. La porte a été reconsolidée par des planches cloutées en travers. Je regarde de nouveau le papier portant l'adresse et déchiffre le nom sur une sonnette, aux trois-quarts effacé. Le timbre retentit dans tout l'immeuble. Une lumière s'allume sur la façade et la tête ébouriffée d'une jeune femme émerge d'une fenêtre :

« Vous êtes l'architecte ?

Me demande-t-elle en russe.

– C'est sans doute moi, Piotr Woïtaschewski m'a donné votre adresse ...

– Montez donc, la porte n'est pas verrouillée ! 3^{ème} étage à gauche ! » et aussitôt la fenêtre se referme.

Je pousse la porte qui n'oppose en effet qu'une faible résistance et gravis les trois étages d'un escalier de pierre maigrement éclairé. La demoiselle m'attend sur le seuil, une bougie à la main :

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

« Personne pour remplacer ces fichues lampes de palier, s'excuse-t-elle en un sourire. Entrez donc vous réchauffer, je vous attendais ».

L'appartement est petit, composé simplement d'un salon, d'une chambre minuscule et une cuisine au confort sommaire. Déjà bien plus fonctionnel que ma petite chambre²⁴. La jeune femme à l'identité encore inconnue prend aimablement mon manteau et le dépose avec soin à sécher près du poêle. Je m'avance dans le vestibule d'entrée. Dans le salon, qui fait visiblement office de bureau, se trouve une grande table composée d'une planche posée sur deux tréteaux, comme un établi, sur lequel traînent de nombreux dessins techniques recouverts de formules mathématiques. L'inconnue a surpris mon regard et vient à côté de moi : « Ce sont les plans de mon frère, il est ingénieur civil et travaille avec les travaux publics. » elle plante alors son regard dans le mien et me tend une main spontanée : « Je suis Elizia, mais tout le monde m'appelle "Eli". » Sans trop réfléchir je réponds : « Aleksei Evgeniski ». Sa poigne est franche : « Ravie de faire votre connaissance. » Nous nous exprimons en russe, langue qu'elle semble parfaitement maîtriser.

²⁴ Dans la hiérarchie sociale stalinienne on trouvait un type de logement spécifique pour chaque degré. Le projet de la société égalitaire va ainsi de paire avec des pratiques de discrimination en ce qui concerne l'accès aux ressources (source : Larissa Zakharova, *Vie Quotidienne en Union soviétique*, UNIGE).

L'ÉLOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Eli poursuit :

« Mon frère Ludwig est encore au travail, il rentrera en début de soirée. Il m'a dit de vous accueillir comme je le ferais avec un de ses amis. Comment vous connaissez-vous ?

je bredouille, interloqué :

– C'est-à-dire que... » elle m'interrompt en un éclat de rire :
– Pardon, c'est extrêmement impoli de ma part, je vous fais marcher ! Vous auriez du voir votre tête ! Je sais qui vous êtes, du moins ce que le Professeur Woïtaschewski m'a dit de vous ! Souhaitez-vous boire quelque chose ? Une tisane peut-être ?

je rougis :

– Volontiers.

– Asseyez-vous je vous en prie, je vous rejoins tout de suite. »

Assis près du poêle, je me réchauffe doucement les mains, encore tout engourdi par mon long voyage. Elizia s'active à la cuisine et bientôt j'entends la théière qui siffle. Elle revient s'asseoir en face de moi, et dépose sur la table basse un petit plateau sans âge qui contient un service à thé du même acabit. Tandis qu'elle me sert une tasse de thé parfumé, je l'observe à la lumière de l'unique lampe de la pièce. Elle semble un peu plus jeune que moi, arbore des cheveux désordonnés d'un blond foncé coupés au bol, un regard vert et vif que surlignent de fins sourcils et un menton volontaire.

Je porte ma tasse à mes lèvres et hume l'odeur délicate et épicée du thé :

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

« Merci de m'accueillir ainsi. Je dois dire que je suis un peu gêné d'arriver ici alors même que nous ne nous connaissons pas.

– Je vous en prie ; pour être tout-à-fait honnête, ce n'est pas tellement dans nos habitudes non plus. Disons que la description que le docteur Piotr a faite de vous a suscité l'intérêt de mon frère, et moi-même je suis assez curieuse de savoir ce qui vous amène en nos contrées.

– À vrai dire, ma destination initiale était Rome, et je ne reste ici que quelques jours. Je m'y rends pour compléter mes recherches de doctorat, lui mens-je.

– Un doctorat ! Rien que ça, enchantée monsieur le docteur ! »

L'ironie qui transperce à travers ses mots est teintée de respect. Mais j'apprécie sa franchise et dévie la discussion sur son quotidien. Elle m'apprend qu'elle a du interrompre ses études en économie à cause de la guerre, et que depuis elle rend de menus services de comptabilité à des connaissances pour subsister.

J'entends une clef pivoter dans la serrure. « C'est Ludwig » me dit elle avec un air malicieux. Un jeune homme plutôt grand, emmitouflé dans un long manteau, de lourdes bottes aux pieds pénètre dans la pièce et s'ébroue avec zèle, projetant dans la pièce des milliers de gouttelettes de flocons déjà fondus. La sœur bondit et le débarrasse de ses affaires. Je me lève. Le jeune homme me toise, de haut en bas, glisse quelques mots en allemand à sa cadette qui répond en souriant puis il s'approche de moi, mais il n'esquisse aucun geste d'accueil :

« Monsieur Evgeniski, c'est cela ? Je me nomme Ludwig Zauber. »

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Ludwig est un peu plus âgé que moi. Je sens son regard inquisiteur et me ressaisis très vite : certes ces gens ont l'amabilité de m'héberger, mais je supporte mal d'être ainsi jaugé. Et pour cacher mon embarras :

« C'est donc ainsi que l'on accueille un ami de la famille ? » dis-je, sur un ton légèrement provocateur ; je lui tends la main, sa sœur rit, un léger sourire vient détendre son visage.

Dans ce minuscule appartement, à la lueur de l'unique ampoule et du poêle rougeoyant, nous ne sommes plus que trois jeunes gens... Ludwig prend place sur le fauteuil à ma gauche, Eli et moi reprenons nos sièges respectifs. Passées les premières présentations, Ludwig m'apprend qu'il travaille pour le gouvernement et qu'il est donc sous la juridiction communiste du Berlin-soviétique. Pendant la guerre il n'a pas été réquisitionné au combat, ses qualifications en génie civil le rendant bien trop indispensables aux considérations de logistique et de mobilité. Voilà qui nous rapproche, nous servons les mêmes intérêts. Leur famille a vécu dans une bourgade à une cinquantaine de kilomètres au Sud de Berlin et le frère et la sœur ont emménagé ensemble à Berlin pour leurs études. Ludwig s'enquiert des raisons de mon voyage, je prétexte des recherches doctorales. Sentant un intérêt commun, je précise :

« J'ai étudié au prestigieux Institut Sourikov²⁵, et j'ai commencé mes recherches dans le bureau du regretté

²⁵ Créé en 1832, sous le nom de « Classe des arts » puis « Ecole de peinture et d'architecture de la société des Arts de Moscou », l'institut rassemble l'enseignement de l'art et de l'architecture en

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

camarade Aleksei Chtchoussev ». Ludwig tressaille et je sens son intérêt accru : mon mentor était un homme admiré et respecté, et je crois que je viens de marquer un point dans l'estime de mon hôte. Il propose alors :

« Les correspondances pour Rome ne sont pas journalières, cela t'intéresserait-il de profiter de cette escale impromptue pour visiter un peu notre ville ? Bien entendu, tu pourras rester loger ces quelques jours à l'appartement, et je me ferais un plaisir de te montrer quelques uns de nos nouveaux édifices patriotiques. Je ne suis pas architecte mais mon poste d'ingénieur en chef me permet d'avoir une vue générale des travaux en cours, et le régime soviétique est extrêmement prolifique dans la construction en ce moment ²⁶. Demain nous sommes samedi, si tu le souhaites, je serais ton guide.»

J'accepte avec empressement, en voilà de la chance !

1933 sous le nom d'«Institut d'architecture de Moscou » ; en 1948 elle prend le nom d'Institut Sourikov.

²⁶ La période d'après-guerre a vu l'émergence nécessaire de très nombreux projets architecturaux (logements), de reconstruction (Berlin), urbanistiques (villes nouvelles) et des infrastructures (métro moscovite etc).

VI

Treptower Park

« Il faut que l'espace, à la fois naturel et social, pratique et symbolique, apparaisse peuplé d'une réalité supérieure. »

Lefebvre, La production de l'espace

Le lendemain matin, nous quittons l'appartement alors qu'il fait encore nuit. Ludwig m'emmène voir ce qui va être, selon lui, le nouveau centre de Berlin Est. La place se nomme « Alexander Platz », depuis plus de cent ans elle est un pôle économique essentiel à la cité. Ludwig m'explique que plusieurs projets de restructuration sont à l'étude, pour le moment rien n'est encore décidé mais il voit là de formidables opportunités. Toutefois, ce n'est pas une place en pleine destruction qu'il souhaitait vraiment me montrer. Depuis notre discussion d'hier, il semble avoir une idée en tête : « Cette année a eu lieu l'inauguration d'un monument très spécial à la mémoire de vos compatriotes, les combattants russes tombés pendant la prise de Berlin de 1945. Il s'agit d'un mémorial dont je n'ai malheureusement pas supervisé la construction, mais j'ai comme l'intuition que cela pourrait t'intéresser. » Je ne cache pas mon enthousiasme. Ludwig a pris les commandes, avec une certaine autorité, que j'apprécie. Dans Berlin-Est, le réseau des trains S a été décrété hors service et la quasi totalité des gares sont désormais fermées. Nous descendons sur la première ligne du métro nommée U1 et quittons le wagon au terminus, Warschauer Strasse. Le froid et la bise me giflent le visage. Ludwig,

L'ÉLOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

dans son blouson de cuir accuse quelques spasmes de frissons : « Si la ligne du Ring existait encore, nous aurions pu nous approcher un peu plus... » Murmure-t-il entre deux grelottements. « Espérons que l'endroit où je t'emmène puisse jouer en la faveur de la réhabilitation du métro. Ne tardons pas, suis-moi ». Nous franchissons les nombreuses voies ferrées et je m'engage à sa suite sur la grande rue qui descend vers la Spree. Le pont qui se dresse en face de nous est soigneusement surveillé par plusieurs vigiles armés. L'Allemagne a perdu la guerre, les vainqueurs se sont partagés le pays et sa capitale à l'amiable, mais la tension entre les alliés commence à se faire de plus en plus sentir, et nous ne sommes pas très loin de la frontière avec le secteur américain. Ludwig s'avance sur le pont d'un pas assuré et lance un discret salut de la tête au soldat de faction. J'imité sa démarche. Nous voici au dessus de la Spree. Exposés aux éléments. La bise s'est muée en un vent violent mêlé d'une neige acérée qui nous cisaille la peau. La rivière sous nos pieds est immobile, languide presque mourante. A travers mes cils qui gèlent je considère sa surface parsemée de minuscules vaguelettes balayées par le vent. Au loin sur notre droite, juste avant que la rivière n'amorce son virage vers le Sud-Ouest, je prends conscience de l'ampleur du désastre. De trop rares immeubles encore debout s'élèvent au milieu d'un champ de ruines.

« Eh, viens tu ? » Ludwig me tire de mon engourdissement et je le rejoins sans attendre. Après le pont, il pique sur la gauche. Nous marchons encore vingt bonnes minutes et le paysage change. C'est désormais sur une large allée bordée d'arbres – une petite forêt ?- que nous avançons. Tout est calme, tout est blanc. Les arbres qui ont perdu leur

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

feuillage ont revêtu un manteau de neige ; il n'y a pas de ruines, ou bien s'il y en a, la neige les a recouvertes.

C'est ici que prend place le mémorial. Au milieu d'une forêt, loin de la ville, et du chaos.

Nous pénétrons dans le sanctuaire par une arche de triomphe qui porte l'inscription en allemand et en russe « Gloire éternelle aux héros qui sont tombés pour la liberté et l'indépendance de la patrie socialiste ». Il me semble percevoir chez mon compagnon un soudain changement d'attitude. Son pas se fait plus mesuré et ses mouvements plus lents. L'allée transversale qui mène à l'axe principal est couverte de neige et chacun de nos pas laisse une empreinte peu à peu recouverte. Le vent s'est calmé, peut-être grâce aux arbres qui nous entourent. Ludwig qui me précède, interrompt son avancée devant une très grande statue d'une femme éplorée à genoux. Je murmure en un souffle « Rodina Mat²⁷ ... » Nous pivotons tous deux d'un même élan vers l'est où se poursuit le mémorial. Mon attention est retenue par cette puissante axialité. Directe, soudaine, abrupte. Au loin, un portique est figuré par deux immenses triangles élancés l'un vers l'autre, vers un hypothétique point de rencontre qu'ils n'atteindront jamais. A travers les flocons, j'entrevois également deux autres statues monumentales agenouillées de part et

²⁷ Littéralement la « mère patrie », est la personnification nationale de la Russie : elle apparaît dans les affiches patriotiques, comme statues, etc. Le terme « Matouchka Rossia » (Mère Russie) existe déjà avant 1917, pendant la période soviétique, le terme « mère patrie » était préféré, puisqu'il représentait mieux la multi-ethnicité de l'Union soviétique.

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

d'autre des triangles. Je comprends que ce portique est fait de deux drapeaux abaissés. Une large allée, bordée de chaque côté d'arbres pas très hauts et dont les branches courbées évoquent des voûtes, nous sépare du portique. Ludwig hésite. Pas plus que moi il n'était venu ici auparavant, et il semble avoir perdu toute son intrépidité. Nous échangeons un bref regard et avançons sur cette allée. J'ai adopté un pas cérémonieux et constate que mon compagnon a fait de même. Nous n'échangeons plus aucun mot. À l'extrémité se trouve un escalier qui mène à une plateforme sur laquelle s'élancent les deux structures triangulaires. En silence toujours, nous gravissons la dizaine de marches. De légers flocons de neige viennent encore délicatement piquer le paysage de blanc. Il n'y a plus un bruit. Ludwig me glisse à l'oreille avec un petit sourire: « Joli, l'effet d'optique ». En effet de là où nous nous trouvons, les drapeaux de marbre rouge semblent être deux murs gigantesques et presque infinis s'étendant de part et d'autre du portique, leur longueur faussée par une perspective exagérée. Nous franchissons ce seuil avec un regard bref aux soldats qui l'encadrent, un jeune et un plus âgé, ces mêmes silhouettes que j'avais vues de loin.

Devant nous, la perspective a changé. Voilà que nous surplombons un immense panorama, ponctué en son extrémité la plus lointaine d'une sorte de butte en haut de laquelle triomphe une immense statue d'un homme portant un enfant à son bras gauche, une épée à la main droite, écrasant une croix gammée. L'étendue entre est rythmée par des stèles de marbre, huit par côté, soigneusement agencées les unes parallèles aux autres. Au centre, cinq immenses pierres tombales rectangulaires

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

recouvertes chacune d'une couronne de laurier massive en bronze rappellent que l'on se trouve dans un cimetière - un cimetière de héros.

Stupéfait par ce tableau nouveau, je me retourne et observe le trajet parcouru depuis mon nouveau promontoire. Avec un peu de hauteur, je perçois alors l'allée comme clairement destinée à un rituel processionnel, d'autant que de chaque côté des rangées d'arbres se trouvent encore deux allées de largeur nettement inférieure, encadrées d'un double rempart de hauts arbres verticaux qui rappellent des cyprès...ou des arcs-boutants... Ces arbres gigantesques ceignent l'intégralité du site, à la manière d'une muraille, adoptant une forme continue semi circulaire autour de la statue de notre mère patrie. Si la grande allée mène directement aux escaliers que nous venons d'emprunter, j'imagine que des spectateurs éventuels emprunteraient plutôt les allées annexes. Pour accéder au promontoire il devient alors nécessaire d'emprunter des escaliers secondaire, perpendiculaires à l'axe principal et rythmés de trois paliers, ce qui conditionne l'approche, par un rythme plus lent, et une arrivée non frontale. Je note mentalement l'organisation hiérarchique de la marche.

Lorsque je me retourne de nouveau, Ludwig n'est plus à mes côtés. Ses traces de pas dans la neige se dirigent vers la gauche, du côté opposé du portique. Il y a là encore des escaliers. Je m'amuse à suivre ses pas, qui, après avoir redescendu les quelques marches nous ramenant au niveau du sol, tournent autour des stèles observées auparavant. Mais non, il ne tourne pas vraiment autour, comme si instinctivement il pressentait un interdit. A

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

travers la neige on perçoit encore assez distinctement une allée sur la gauche et des minuscules pavés disposés perpendiculairement qui limitent le bas côté, séparation entre le chemin et les stèles. Les pas de Ludwig reproduisent une chorégraphie sinusoïdale qui le ramène au chemin entre chaque cénotaphe. Des traces de piétinement au sol me laissent deviner un temps d'observation face à chaque sculpture. Je m'y arrête moi aussi.

Chacune est décorée d'un bas relief au langage explicite. C'est l'histoire de la Russie, des conflits, des sacrifices. On reconnaît ici des soldats transportant un de leur camarade sur un brancard recouvert d'un linceul, tandis qu'un camarade armé ouvre la marche et une femme éplorée ferme le cortège. Là, des scènes de guerre, des avions et des canons, des bâtiments en ruine, des corps, des combattants. Ici, les femmes aussi prennent les armes. Je parcours ces tableaux des yeux, de mon pas, de tout mon corps et me sens pris d'une émotion qui me serre le ventre. La vaillance et le courage sont loués, élevés jusque dans cette ultime statue centrale dont je m'approche de plus en plus. Ces personnages représentés ont mon visage, celui de mes proches, celui de tous les russes. Cette femme pourrait être ma mère, cet homme mon père ou mon frère. Qu'un mémorial à leur mémoire soit érigé dans un pays aussi lointain, voilà bien la preuve de la grandeur de notre peuple.

Une preste silhouette glisse dans mon champ de vision. Ludwig m'attend aux pieds de la butte, qui fait plusieurs mètres de haut. Un escalier de granit y monte,

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

perpendiculaire. Sous la statue il y a une sorte de mausolée, qui lui sert de socle. Nous grimpons et nous y abritons un moment, la neige recommence à tomber. De ce nouveau point de vue, il devient possible de considérer l'ouvrage dans sa totalité et je prends la mesure de son immensité. Je constate que dans cette seconde partie nous avons emprunté un chemin secondaire, car ici trône la rangée de tombes alignée au centre. On ne célèbre pas un rituel, non, l'important ici ce n'est pas le visiteur ; la place centrale revient à ces hommes, ces héros morts pour la patrie. Et pourtant, depuis le mausolée, sous l'immense statue calme et déterminée, l'impression qui domine est un sentiment de victoire, de triomphe.

Il n'y a aucun autre bruit que celui du vent dans les feuillages lourds de neige. Le ciel s'est dégagé. Nous redescendons calmement et revenons sur nos pas en empruntant le côté droit. Je note que les bas-reliefs sont symétriquement les mêmes que ceux observés de l'autre côté, sans pouvoir l'expliquer.

Ludwig quant à lui, porte un regard révérencieux sur la statue du soldat à l'enfant, puis me dit : « Il va être l'heure de rentrer, ne tardons pas. »

Déjà la nuit tombe, le ciel blanc se teinte de reflets bleus sombres, que la masse des feuillages enneigés reflète en un jeu de volumes et d'ombres. L'hiver berlinois ne laisse jamais beaucoup de place au jour. Nous rebroussons chemin. Pendant de longues minutes, Ludwig ne dit mot. Lorsque que nous parvenons à l'orée de la forêt, une voiture nous frôle, brisant cette léthargie. Alors, sur un ton de confiance mon compagnon confesse :

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

« Qui pouvait s'attendre à cela. J'ai eu l'impression de violer un sanctuaire, de pénétrer dans un endroit sacré, secret, un lieu coupé du monde. Même notre horizon avait disparu, dans cette clairière au milieu de tous ces arbres »
Je comprends parfaitement ce qu'il décrit ; c'est la même impression qui a imprégné à la fois mon corps et mon esprit. Un instant hors du temps ; c'est comme si notre parcours avait été instinctivement guidé. Nous avons été saisis par quelque chose de bien plus grand que nous. Dans ce mémorial, nous avons agit poussés par nos sens et par notre instinct.

VII

Tous les chemins mènent à Rome

Devant sa sœur, Ludwig n'a presque pas parlé de l'épisode de Treptower Park. Je crois qu'il ne s'attendait ni à l'aspect cérémonial de la visite, ni à la découverte d'un nouveau dialogue avec l'architecture. Son monde, ce sont les chiffres, les chiffres n'ont pas d'émotion. Le soir même, nous soupçons tous les trois dans une atmosphère retenue. Elizia la première rompt le silence :

« Tu prendras le train de 6h33 lundi, je t'ai réservé une banquette. Il est de ta responsabilité de passer aussi inaperçu que possible, le contexte est extrêmement tendu depuis l'alliance européenne contre les soviétiques, et mieux vaut que GLADIO²⁸ ne soit pas informé de ta venue. Si tu le souhaites, j'ai gardé contact avec un ami de licence, un italien natif de Rome. Il se nomme Alfonso. Il a dû

²⁸ Le traité de l'Organisation du Traité d'Atlantique Nord a en effet été conclu le 4 avril de l'année 1949. L'Alliance avait pour vocation initiale d'assurer la sécurité du continent européen après la Seconde Guerre mondiale, en prévenant d'éventuels soubresauts d'impérialisme allemand et en s'opposant à toute tentative expansionniste de l'Union soviétique. Le traité regroupe dans un premier temps la Belgique, la France, le Luxembourg, les Pays-Bas, le Royaume-Uni, le Canada, les Etats-Unis, le Danemark, l'Italie, l'Islande, la Norvège et le Portugal.

GLADIO est le nom des services secrets italiens créé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale pour parer à une menace d'invasion soviétique. Ce contexte explique la méfiance des italiens envers les soviétiques et rend la visite d'Evgeniski bien plus délicate.

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

rentrer en Italie pendant la guerre. Je l'ai prévenu de ton arrivée et il est d'accord de t'accueillir. Il a parfaitement conscience des risques qu'il encourt, mais c'est un communiste convaincu comme nous tous, il ne nous fera pas défaut.» J'acquiesce d'un hochement de tête en souriant. « Alfonso t'attendra à la gare de Termini, ne t'inquiète pas, tu n'auras pas à t'annoncer, il te reconnaitra. »

Je quitte la fratrie le 5 décembre au petit matin. L'Allemagne est divisée, et Berlin se trouvant en zone soviétique il n'y a pas de train direct qui relie les capitales allemande et italienne. Je dois changer de train à Cologne, et de nouveau à Bâle.

La banquette est dure et poussiéreuse et il règne dans le wagon une odeur âpre. Entre deux crissemments de rails, je perçois la respiration rauque de mon voisin de cabine, un petit homme dégarni et légèrement bedonnant, engoncé dans son trois-pièces usé et son manteau trop étroit, la moustache émergeant à peine d'une épaisse laine sans couleur. Par la fenêtre grise de crasse, la campagne allemande défile sous mes yeux. Dans cette région reculée, les champs n'ont pas été labourés, sans doute faute de main d'œuvre, et sur les friches dépérissantes flotte une épaisse brume. Je porte instinctivement mes mains à mes lèvres pour les réchauffer. Sans vraiment parvenir à me l'expliquer, ce séjour à Berlin me laisse une désagréable impression. Je ne suis pas mécontent de repartir. Et cette mission m'épargnera quelques semaines du froid hiver continental, me dis-je. Je laisse alors mon esprit vagabond s'échapper dans des rêves de paysages méditerranéens, de terres inconnues et de soleil à la chaleur bienveillante.

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

A Bâle et à Milan, les douaniers n'ont pas posé de question suspecte ; la nuit a été froide mais c'est d'humeur confiante, et teintée d'enthousiasme que j'arrive à Rome. Tout de même, il était temps que ce voyage touche à sa fin, parce que, parlons en de la faim, je n'ai presque rien avalé depuis 24h !

Sur le quai se pressent des voyageurs au teint hâlé qui se bousculent avec une amusante indifférence. Au chaos des machines s'ajoutent des centaines de voix tonitruantes aux sonorités chantantes qui s'invectivent et jurent, dans un désordre indescriptible. La gare est couverte mais le fond de l'air est doux et je quitte rapidement ma lourde pelisse pour la glisser sous mon bras. Depuis le marchepied, ma grande taille et mes yeux bleus soulèvent des regards, et je sens inévitablement quelques curieux me dévisager. Je presse le pas, et m'engage dans le grand hall, entre les échafaudages. La gare est encore en travaux. D'impressionnantes structures laissent entrevoir la marquise de béton encore inachevée, qui s'élance en porte-à-faux telle une vague atteignant la rive, au dessus de la façade principale.

Des chauffeurs de taxi me hèlent, on me bouscule encore et j'étouffe de justesse un juron. À travers la foule qui doucement s'éclaircit, un homme plutôt trapu avance dans ma direction. Il me glisse à l'oreille dans un mauvais allemand : « suivez moi ». Je lui emboîte le pas. Il prend la direction de l'ouest et s'engage rapidement dans des ruelles de plus en plus étroites. Nous tournons un peu sur nous même, et je me retrouve rapidement désorienté. L'homme devant moi a ralenti. La ruelle est déserte et soudain je prends soudain conscience de ma vulnérabilité.

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Je me retourne brusquement et accélère le pas. Suis-je donc inconscient ? Instinctivement je commence presque à courir. Je dois m'annoncer auprès de l'ambassade, je dois m'annoncer... Trouver un taxi... mon souffle s'accélère. Les rues sont désertes, j'entends des pas derrière moi... un taxi... vite ! Je surgis sur une avenue et me glisse avec soulagement dans le flot humain qui déambule avec insouciance sous le soleil hivernal.

J'annonce au chauffeur : « Via Gaeta ». L'Ambassade soviétique n'est pas loin. Je suis un peu surpris par la modestie de la bâtisse qui l'abrite. Devant le portail de fer blanc, je tends au garde mon passeport ainsi qu'une enveloppe contenant mon ordre de mission. Il hoche la tête, m'ouvre la portière et je passe rapidement le porche pendant que le garde règle ma course. Le climat à l'ambassade est grave, mais je me sens rasséréné en retrouvant aux murs les mêmes portraits de Staline qui tapissent les édifices moscovites. On m'indique un hôtel, quelques recommandations, et j'échange mes roubles contre des lires. Me voici de nouveau dans la rue. Le soleil redescend déjà dans le ciel. Je parcours à pieds les quelques kilomètres qui me séparent de mon hôtel et m'écroule, épuisé sur mon lit.

VIII

Résonance

« Quand Hadrien pensa au Panthéon, il voulut un lieu où chacun pu venir adorer. Quelle solution merveilleuse ! »

Louis Kahn, Silence et Lumière

17 janvier 1950

Je me réveille au petit matin, surpris par la lueur déjà vive d'un soleil déjà haut dans le ciel. Rome, je suis à Rome ! Dehors le ciel est bleu, d'un bleu très clair qui vous trouble les yeux. Il est huit heures, dans la petite rue qui s'anime doucement je prends la direction de l'ouest.

Je me promène avec une légèreté nouvelle. J'en oublierais presque la raison de ma venue : plus je progresse dans ces ruelles et sur ces places, plus la ville me nourrit. Les couleurs chatoyantes de la pierre orangée, du bois chaud de portes sculptées, de ces palmiers encore verts dans les cours et sur les terrasses, courtisent mes yeux friands de ce décor nouveau. J'erre dans les rues, un peu au hasard, et mon regard s'attarde sur tel ou tel détail d'une façade, d'une corniche ou d'une fontaine. Partout des églises côtoient des palais. Dans l'enceinte de cette ville, politique et religion semblent faire bon ménage, ou du moins, cohabitent-elles.

Le Colisée, massif, éternel témoin de siècles d'histoire trône sur la plaine aux pieds de la colline du Palatin. J'esquisse consciencieusement quelques croquis et analyses de la structure puissante. Je longe ensuite le

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

forum romain, remarquable dans son intelligence d'organisation. La hiérarchie de cet antique centre urbain est encore clairement lisible, même à travers les âges. Dans le forum impérial, politique, vie civique, commerce et religion ont chacun leur place et l'agencement du tout résulte d'une organisation axiale logique. Espace stratégique, espace politique.²⁹ Je retrouve ici des principes étonnamment contemporains, très largement repris dans les réflexions urbanistiques soviétiques. La géométrie simple comme reflet d'une société moderne construite sur un ordre naturel et régulier.

C'est un peu par hasard que je fais irruption sur la toute petite place juste devant le Panthéon. J'ai failli même ne pas le voir : en arrivant par l'arrière du bâtiment, la coupole est invisible et cachée derrière l'épais mur de briques orangées de la rotonde. La placette qui fait face au Panthéon ne laisse rien deviner non plus du géant qui la ferme, et lorsque je prends conscience de ma position, je m'étonne de ne pas y être arrivé par une allée, ou une avenue triomphale.

Est-ce la période ou le froid hivernal ? Toujours est-il que lorsque je franchis le pronaos, je constate être le seul visiteur. Un gardien me salue de la tête, je retire mon chapeau et passe le pas de la porte.

²⁹ Henri Lefebvre, *La Production de l'Espace*, « Dans la stricte tradition marxiste, l'espace social pouvait se considérer comme une superstructure. Comme résultat et des forces productives et des structures, des rapports de propriété entre autres.[...]division du travail » *Avant-Propos*, pXXII, 1974

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Mon regard s'élève naturellement vers l'emblématique coupole. Le soudain silence sous cet immense dôme est fracassant. Seul le bruit de mes pas sur les dalles de marbre vient perturber cette quiétude. Je suis abasourdi. Comment le vide, le rien, le néant peut-il avoir cette portée sur mon être ? Debout au milieu de la pièce, les pieds ancrés dans le sol marmoréen, je deviens un élément à part entière de l'édifice. La répétition parfaitement géométrique des caissons au dessus de ma tête me fait confondre tout repère ; voilà que j'ai l'impression que le dôme s'est inversé, et qu'il est prêt à s'abattre sur moi ! Mes jambes se dérobent et je dois m'asseoir doucement au sol, devant l'œil indifférent du gardien. Le contact froid de la pierre à travers mes habits me rattache à la réalité de la matière, du palpable. Nulle fenêtre. Le soleil qui s'infiltre par l'oculus sommital imprime sur les caissons sa présence majestueuse sous la forme d'un cercle de lumière d'une intense pureté.

Quelle étrange sensation, j'aimerais m'allonger pour admirer indéfiniment ce dôme, comme on regarde les étoiles. Et pourtant dans le même geste, m'ancrer au sol impliquerait que je doive m'extraire de ce fabuleux univers pour mieux m'y plonger... En cet espace est né l'expression d'une nouvelle dimension existentielle.³⁰ Ma place d'homme prend un sens nouveau, face au cosmos symbolisé par cette gigantesque coupole.³¹

³⁰ Ward-Perkins cité dans *La Signification dans l'architecture occidentale*, de Christian Norberg-Schulz, p100

³¹ Ibid.

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Je me relève doucement. L'œil de l'architecte remplace celui du curieux. Les caissons m'apparaissent désormais légèrement décentrés vers le haut, en direction de l'oculus. Ce subterfuge presque imperceptible accentue l'effet de perspective abyssal qui m'a étourdi.

Le Panthéon a été converti en église au Moyen-Âge. Mais le plan de l'édifice, de forme ronde si on néglige le portique, (ce dernier est d'ailleurs presque invisible depuis l'intérieur) porte l'homme dans une nouvelle dimension plus égalitaire qu'un plan d'église en croix. Puisque le centre du monument est vide, il n'y a ici pas d'autre hiérarchie que l'œuvre naturelle entre l'homme et l'univers.

Je ne crois pas en Dieu. Je ne crois pas en une transcendante divinité qui interagit avec l'homme, ni aux « miracles » ou autres phénomènes inexpliqués. Pourtant cette visite m'a conforté dans mon intuition.

L'architecture a ce pouvoir de réconciliation, de l'esprit et du corps, un peu comme si l'expérience physique était, non plus une simple performance appréciable par l'intellect, mais une réalisation aboutie et totale d'une union parfaite du ressenti physiologique et de la réflexion. Une appréhension devenue une compréhension globale dans la pratique sociale et spatiale.³² Pour saisir la didactique implicite d'une œuvre architecturale, pour en comprendre le langage, plus que savoir par cœur définir et nommer

³² « La pratique sociale prise globalement, suppose un usage du corps (déambuler, toucher, sentir, voir) le « perçu » H. Lefebvre, *La Production de l'espace*, 1974, p.50

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

l'ensemble de ses composants, il me semble nécessaire de posséder une compétence cognitive primaire³³ relative à cette œuvre, et, sans autre appréhension, de se laisser la découvrir.

Je rentre à l'hôtel et jusqu'à tard dans la nuit, j'écris longuement mes réflexions du jour.

³³ Soit une connaissance des règles implicites qui posent des conventions, dans un cadre culturel déterminé.

IX

« Raisonance »

« Un monument doit parler aux foules et elles doivent lui répondre. Si elles ne répondent pas, c'est que le monument ne sait pas leur parler. Ou qu'il est muet. »

Elsa Triolet, Le Monument

À l'approche de la place Saint Pierre, les piétons se font plus nombreux. Je constate avec étonnement que la foule est composée de fidèles de toutes origines. La guerre d'hier ne semble pas avoir amenuisé la Foi qui anime tous ces gens. J'accède à la place par le côté droit. La rue est étroite et baignée d'ombre, bordée d'un impressionnant mur de pierre ocre, véritable frontière physique avec le Vatican. Je me laisse porter par l'onde humaine. Nous traversons en une vague un premier portique, puis un second, soutenu par de gigantesques colonnes. La colonnade du Bernin. Je sens monter en moi une bouffée d'ivresse, j'ai tant rêvé de la voir de mes propres yeux ! Poussé doucement par la foule qui avance, je passe la seconde double colonnade et déboule sur la grande esplanade.

La place est déjà noire de monde. Je me déplace un peu plus vers le centre pour avoir une vue d'ensemble, et à mon grand étonnement les gens s'écartent sur mon passage. On est bien loin des manifestations chaotiques et bruyantes que j'imaginai... Je dépasse un petit peu une fontaine et prends le temps pour considérer la symétrie du lieu.

L'ÉLOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Au centre de la place, un obélisque structure et domine l'espace. Son admirable hauteur fait de lui un point de repère central pour quiconque pénètre sur la place. Les deux colonnades en arc de cercle qui s'étendent de chaque côté du portique monumental de la basilique enserrant la vaste étendue. On a souvent comparé cette gigantesque structure à deux bras qui embrassent les fidèles. Je constate avec fascination que l'effet est réel. Chacun, dans cette multitude est tourné vers l'extrémité ouest de la place en direction de la basilique. Il est près de midi, et le pape fait une brève apparition le temps d'une bénédiction. Tout le monde est attentif, et le silence est impressionnant : au milieu de cette immensité muette, j'entends retomber les gerbes d'eau projetées par la fontaine située à une vingtaine de mètres derrière moi. J'observe des regards exaltés, dans l'attente. Les visages tous dans la même direction, le menton haut, les yeux écarquillés ou, au contraire, clos, invoquant, implorants. La ferveur de la foule me met mal à l'aise. Elle semble presque contagieuse.

Décontenancé, je quitte les lieux et décide d'y revenir un peu plus tard lorsque la foule se sera dispersée.

L'après midi est déjà bien avancée lorsque je reprends la direction de la basilique. La place est désormais presque déserte. Je m'amuse du changement d'ambiance. Tout à l'heure, lorsque des milliers de pèlerins occupaient les lieux, je me sentais pris dans un tourbillon humain, mon attention toute entière tournée vers ce balcon papal. Et ce, bien malgré moi ! L'esplanade désormais vide paraît plus petite. Au dessus des deux branches de la colonnade se dressent des statues. J'en devine plus d'une centaine qui

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

dominent l'assemblée. Ce sont certainement des saints. Mais regardez-les : ces représentations parlent d'une autre époque ! Tous les personnages sont vêtus de toges, comment donc peuvent-ils prétendre s'adresser au peuple ? Avec quel langage parlent-ils aux gens ? Je vois là un agaçant paradoxe : le communisme s'adresse à l'homme contemporain, le communisme sublime l'homme, l'ouvrier, la patrie, dans leurs concepts les plus modernes et révolutionnaires, et pourtant les intellectuels sans cesse remettent en question la valeur du travail artistique, dans l'attente d'un art nouveau qu'ils qualifient de « réalisme socialiste ³⁴ », capable de répondre aux ambitions idéologiques soviétiques. Alors que sur cette place, on s'adresse aux hommes avec le même discours depuis des millénaires, et pourtant toujours la foule afflue, regarde, demande et écoute...

Je m'engage sous la colonnade de droite et suis la petite file de fidèles et visiteurs qui s'avance vers l'église.

Plus je m'approche et plus je prends conscience de la démesure du lieu. Démesure. Par rapport à quoi ? Aux églises de village, de quartier ? Pas par rapport à la place. Démesure n'est pas le bon mot. Monumentalité, gigantisme ! L'homme qui se place à côté de la base d'une de ces colonnes colossales semble minuscule, insignifiant. Dimensions déraisonnables ! Où donc se situe la raison ?

³⁴Le mouvement artistique du réalisme socialiste s'est répandu à partir de 1912 en URSS, notamment avec la parution du manifeste « Une gifle au goût du public » sous l'instigation de jeunes poètes. et avait pour objectif de peindre la réalité sociale en accord avec l'idéologie communiste. Voir Lexique.

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Sous l'immense portique, je m'arrête un instant pour contempler la nouvelle Porte Sainte. Un écriteau signale sa toute récente inauguration, à la veille du réveillon de 1949, par le pape Pie XII. Quelque chose attire mon attention. J'observe un peu plus attentivement les seize carreaux de bronze sculptés. Je crois retrouver les éléments majeurs du Nouveau Testament chrétien, jusqu'à leur « résurrection » ; la dernière image allant au delà, avec la présence même d'ecclésiastes. Soudain je comprends. Voici l'histoire de la chrétienté, dans sa souffrance et ses victoires, et son combat toujours actuel ; racontée comme l'est l'histoire du soviétisme à Treptower Park...

L'intérieur de l'église est plutôt sombre. Aux murs, au sol, partout des mosaïques, des dorures, des plaques de marbre multicolores. C'est grand, très grand, prodigieusement haut, et lourd.

Une femme s'engouffre dans un confessionnal, un jeune couple se dirige vers la sortie. Je déambule silencieusement dans la nef déserte. Une faible odeur d'encens flotte dans l'air, et l'atmosphère est singulièrement silencieuse. Au fond, dans le chœur se trouve le célèbre baldaquin du Bernin. Tel un écrin au milieu du vide, protégeant l'autel, le bronze sombre des quatre colonnes enroulées, vrillées sur elles-mêmes, comme torturées me semble presque lugubre. J'ai beaucoup lu sur cet ouvrage et je l'avais imaginé infiniment plus lumineux. J'esquisse quelques pas sur la gauche, quand j'entends une voix derrière moi : « Bienvenue en ces lieux saints ». Je tressaille, l'homme a articulé ces mots en russe. Je reste immobile : « Comment donc savez vous ? Qui êtes vous ? » J'entends ses pas se

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

rapprocher : « Un croyant n'emporte pas sa mallette pour visiter la basilique. La votre revêt des initiales en cyrillique, et mon père possédait le même manteau que vous. Je suis le père Cyryl, j'ai grandi en Pologne. » L'homme poursuit : « je suppose que vous n'êtes pas là pour le salut de votre âme... qu'est-ce donc qui vous amène ici ? » Sa voix se perd dans l'immensité de la nef. Sans oser me retourner, je murmure : « L'architecture ». L'homme marque un temps d'arrêt, puis : « J'apprécie votre respect et votre considération pacifique pour nos lieux saints. Le monde soviétique irait-il donc si mal, que ses architectes reviennent implorer le pardon, ou l'inspiration divine ? » À travers son discours provocateur, je perçois une profonde curiosité. Je n'ai toujours pas vu son visage, mais cet homme de foi m'inspire la franchise ; je réponds :

« Le monde soviétique va bien. Il n'en est qu'à ses balbutiements. Il est bon pour ses architectes de connaître les grandes réalisations, les édifices emblématiques de brillantes civilisations pour nourrir ses ambitions.

– Pourtant la religion n'est-elle pas décriée, les chrétiens ne sont-ils pas persécutés depuis des dizaines d'années en URSS ?

– Le grand Staline lui-même a étudié au séminaire³⁵ avant de devenir notre guide. La conscience et la compréhension des outils, des traditions, sont nécessaires pour reconnaître la faiblesse d'une croyance. L'histoire d'une société ou d'une religion, ses erreurs mais aussi ses succès nous inspirent. Et l'architecture soviétique du futur s'adresse à tous les peuples. Tout comme notre idéologie qui est universelle, contemporaine et avant-gardiste. Je

³⁵ Simon Sebag Montefiore, *Le Jeune Staline*, 2008

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

crois que l'architecture possède un potentiel immense pour lier l'homme à une croyance. L'architecture c'est aussi un formidable outil pour rassembler les foules et communiquer un sentiment d'appartenance. L'architecture structure l'espace et donne à chacun sa place physique et sa place dans la société. L'Eglise et la religion ne font qu'amenuiser la foi qu'a l'homme en la société et en son être, en prétextant que le but de la vie terrestre se ramène à la préparation d'une vie éternelle ailleurs. Nous, nous construisons notre gloire, et nous la construisons aujourd'hui. »

J'ai parlé sans hausser le ton, sans agressivité, animé par la foi que je porte en ma patrie. L'homme, qui se trouve encore à quelques pas derrière moi, s'avance et déclare :
« - Ne parlons pas de vie contemporaine ou éternelle. L'architecture est un acte concret, actuel et pérenne, et je vous rejoins sur ce point. Vous prétendez à l'ambition d'une création... Non, vous avez l'ambition de l'invention d'une nouvelle architecture, tout comme vous prétendez le faire avec cette nouvelle société socialiste, basé sur un modèle sans précédent. On n'invente pas un espace, on le découvre, on s'y retrouve, on le trouve et il nous trouve. L'espace c'est le vide et le plein, et dedans, il y a la place de notre corps, et la place des corps des autres. Vous voulez contrôler les mouvements et les pas de vos visiteurs, alors que c'est la découverte d'un espace qui en fait sa grandeur. Car à chaque nouveau pas que l'on fait en son sein, on le découvre d'une autre manière, un pas et encore c'est nouveau, un pas, et encore. Vous et moi évoluons en ce même moment, dans ce même espace mais votre propre perception différera toujours de la mienne.

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

L'homme en soutane se tient désormais face à moi et plonge son regard dans le mien. Il poursuit :

– C'est le corps qui perçoit et l'esprit qui apprend. Le corps découvre ; l'esprit -immanquablement- établit des rapprochements entre ce que lui transmet son corps et ce qu'il connaît déjà. Et si on en vient à découvrir un lieu jamais encore arpenté, l'esprit établit des analogies. Comme un berbère du Sahara qui voit la neige pour la première fois : à ses yeux elle sera d'abord douceur, coton que sais-je, puis elle deviendra neige. Il en va de même dans l'architecture, la première découverte est propre à nos sens, puis elle est comprise par l'esprit. C'est pour cela que je ne crois pas qu'il vous soit possible d'inventer une nouvelle architecture...

En revanche, si vous acceptez que chaque nouveau visiteur qui parcourt votre bâtiment, pénètre en ce lieu avec ses références propres, et que chacun y trouve sa propre perception, alors votre ambition change : alors, si vous voulez dégager le pouvoir potentiel qui se trouve là, il vous faut réussir à catalyser l'immense énergie qui émane de la découverte mêlée à la ferveur. Plus encore que la basilique, la place Saint Pierre est de ces édifices capables de réaliser ce miracle là. »

J'acquiesce. Cet étrange personnage vient de résumer avec de simples mots l'entière visée de ma quête. Nos intérêts convergent dans cette volonté de parler aux foules. Oui l'architecture est capable de converser, avec l'individu ou la multitude. Son langage est précis et s'adresse à notre subconscient. De cette expérience que j'ai pu vivre, à Berlin ou aujourd'hui même parmi la foule, est-il possible d'en dégager un principe, une ré-action

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

commune et universelle, à partir d'expériences individuelles ? Et de l'exploiter pour la gloire du communisme ? Il est là, le vrai défi.

X Œuvre

« La participation à une culture implique que l'on sache en utiliser les symboles pour la perception (l'expérience) et pour la représentation (l'expression) »

C. Norberg-Schulz

La signification dans l'architecture occidentale

Avril 1968

À mon retour de Rome, j'ai consacré des mois à retranscrire mes idées, mes émotions. C'est naïvement que je me suis lancé dans cette aventure et ce n'est qu'en découvrant tout ceci par moi-même, en le vivant physiquement et psychologiquement, que j'ai pu me rendre capable d'en saisir les enjeux. Si mon architecture est qualifiée d'avant-gardiste ou au contraire accusée d'impérialisme mélancolique sous prétexte d'une malencontreuse ressemblance formelle, elle ne le serait que par d'obscurs politiciens occupés uniquement à juger toute création à l'aide de mots dont ils ignorent la signification...

Mon architecture... Notre architecture. Car elle s'adresse avant tout au peuple. Elle est conçue avec lui et pour lui. C'est à lui qu'elle doit s'adresser, avec lui qu'elle doit converser. Staline avait vu juste, et j'ose aujourd'hui affirmer que la pérennité en architecture passe par son éloquence.

L'ÉLOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Je ne parle pas d'une éloquence didactique, institutionnalisée et méthodiquement théorisée. Non. L'éloquence de l'architecture touche les sens. L'inconscient entend ce discours insaisissable.

J'ai travaillé des mois sur un projet. Impossible de présenter quelque chose dont je ne serais pas convaincu. J'ai dépassé le délai imparti d'un an, continuant à travailler. J'ai été surpris par la compréhension de Staline. De temps à autres nous nous rencontrions encore et discussions de telle référence ou tel monument. Je lui montrais des plans, des idées, et nous étions d'accord qu'il était possible de mieux faire. L'homme m'étonna à plusieurs reprises par sa culture architecturale et la finesse de ses analyses spatiales. Pendant ce laps de temps, Chtchoussev s'est vu remettre un second Prix Staline à titre posthume pour le projet de la station de métro Komsomolskaïa.³⁶

Et puis Staline est mort, en mars 1953.

Incompréhension.

On le croyait immortel.

Ses funérailles tenues à Moscou furent le théâtre d'une terrible bousculade faisant plusieurs centaines de victimes. Le peuple russe a perdu un guide, un chef, un père. Désorienté, il a également perdu une foi en l'avenir, au profit d'un deuil et d'un chagrin national. Quant à moi, je n'ai plus été rappelé, ni convoqué. Sans doute personne n'était réellement informé du projet que Staline et moi même menions.

³⁶ en 1952

L'ELOQUENCE DE L'ARCHITECTURE

Le pays connut une intense période de trouble politique, jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Nikita Khrouchtchev, au poste de secrétaire du Parti communiste de l'Union Soviétique en 1955. L'homme faisait parti de l'entourage proche de Staline, mais sa vision du communisme était très différente.

Durant sa carrière au sein du parti, il a notamment été chargé de la direction du projet du métro de Moscou³⁷, et entre 1946 et 1950, il lança un vaste programme de construction de logements dans la capitale. Le modèle de bâtiment, en béton armé préfabriqué (pour accélérer la construction) fut repris jusqu'à devenir omniprésent dans toute l'Union soviétique. Des logements sans confort, mais avec l'avantage d'être construits trois fois plus rapidement qu'un immeuble classique.

La vision de Khrouchtchev imposait de la fonctionnalité, de l'efficacité, mais la suppression du culte de la personnalité de Staline lors de la « déstalinisation », lancée dans les années 50³⁸ mis définitivement fin à mes illusions.

Je compris que je n'avais pas su saisir une occasion unique, ou plutôt, que je l'avais saisie, mais le temps, l'histoire n'ont pas joué en ma faveur, empêchant ce que j'aurais aimé créer comme ma contribution au parti, mon accomplissement.

³⁷ À ce propos, Khrouchtchev reçut l'Ordre de Lénine (la plus haute décoration de l'Union Soviétique).

³⁸ Le *Rapport sur le culte de la personnalité*, aussi connu sous le nom *Rapport Khrouchtchev* est rendu public au printemps 1956.

LEXIQUE

Précis de vocabulaire pour une lecture éclairée de la postface. Le vocabulaire mentionné ici comporte les concepts essentiels étudiés dans la postface. Leur correcte appréhension est nécessaire pour la compréhension de la critique.

Architecture religieuse :

Les exemples d'architecture religieuse sont extrêmement nombreux et il n'existe pas de définition exhaustive de l'architecture religieuse. Dans une approche simple, elle peut être apparentée à l'architecture du lieu de culte et de cérémonies, propre à chaque religion. L'architecture religieuse est parfois présentée comme l'architecture du sacré en opposition à l'architecture profane. Reste que réduire le sacré au religieux est fortement discutable. Le sujet n'est pas simple. Oscar Verkaaik³⁹ propose cette « non-définition » d'hétérotopie, en référence à Foucault, ou ce qui désigne les « autres espaces ». On retiendra avec plus d'attention cette définition proposée par l'encyclopédie Britannica, qui lie l'architecture religieuse à sa fonction historique, sociale et culturelle : « *the history of architecture is concerned more with religious buildings than with any other type, because in most past cultures the universal and exalted appeal of religion made the church or temple the most expressive, the most permanent, and the most influential building in any community.* »

³⁹ Oscar Verkaaik, *Religious Architecture, Anthropological perspectives*, Amsterdam, 2013

LEXIQUE

Architecture stalinienne :

Se rapporte à la période comprise entre le début des années 1930 (affirmation du pouvoir de Staline) et 1955 (deux ans après le décès de Staline et juste avant la déstalinisation). L'architecture de la période soviétique est souvent décrite au travers de deux mouvements principaux : le constructivisme et le réalisme socialiste. La période entre deux guerres marque la course aux prouesses techniques et à l'industrialisation. On rêve, on fantasme sur l'avènement de la machine, c'est le constructivisme. Après la seconde guerre mondiale, les relations internationales se dégradent (début de la guerre froide). Les soviétiques cherchent alors à affirmer leur idéologie à travers une architecture pérenne qui leur est propre. On délaisse (du moins on nie) toute inspiration occidentale, au profit de la doctrine du réalisme socialiste. Doctrine prônant l'invention d'une architecture et d'un art nouveaux dont l'objectif est de peindre la réalité de l'idéologie communiste.

Idéologie : (dictionnaire Larousse 2016)

- Système d'idées générales constituant un corps de doctrine philosophique et politique à la base d'un comportement individuel ou collectif ; exemples : L'idéologie marxiste. L'idéologie nationaliste.
- Ensemble des représentations dans lesquelles les hommes vivent leurs rapports à leurs conditions d'existence (culture, mode de vie, croyance) exemples : L'idéologie des romantiques allemands du XIX^e s.
- Système spéculatif vague et nébuleux.

LEXIQUE

Une idéologie est un ensemble d'idées, de pensées philosophiques, sociales, politiques, morales, religieuses, propre à un groupe, à une classe sociale ou à une époque. C'est un système d'idées, d'opinions et de croyances qui forme une doctrine pouvant influencer les comportements individuels ou collectifs. Synonymes : doctrine, utopie. L'idéologie soviétique est connue sous le nom de Stalinisme.

Éloquence : (dictionnaire Larousse 2016)

(latin eloquentia, de eloqui : s'exprimer)

- Art, talent de bien parler, de persuader et de convaincre par la parole.

- Caractère de ce qui, sans paroles, est expressif, significatif, probant.

L'étymologie du mot est très parlante : « s'exprimer » induit un verbe actif du fait de l'emploi d'un réflexif. Ce n'est pas un hasard si dans ce travail nous parlons d'éloquence et non de « signification » car l'éloquence convient d'un dialogue (une entité émet, l'autre reçoit, il y a échange), tandis que le mot « significatif », ou plus largement « signification » renvoi à un savoir maîtrisé, une connaissance déjà consciente de l'élément considéré :

*ce qui signifie - ou re-présente - quelque chose*⁴⁰ laisse entendre une pré-connaissance, les présentations sont déjà faites !

Une définition complémentaire⁴¹ adjoint la notion de sentiment :

- Manière de s'exprimer de façon à émouvoir

⁴⁰ Définition Larousse 2016 « significatif »

⁴¹ Définition du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales Français.

LEXIQUE

- Qualité de ce qui peut persuader le cœur ou l'esprit tandis que d'autres synonymes « discours » ou « dialogue » évoquent un aspect purement formel dans la communication. Le mot éloquence renvoi dans une première intuition à la parole, puis dans un second temps à *ce qui est expressif*, ce qui - *manifeste un sentiment, une intention*⁴².
L'architecture comme manifeste ?

Hiérarchie : (dictionnaire Larousse 2016)

(latin ecclésiastique hierarchia, du grec hierarkhia, de hieros : sacré, et arkhein : commander)

- Classification dans laquelle les termes classés sont dans une relation de subordination, chaque terme dépendant du précédent et commandant le suivant.

- Dans une collectivité (société, institution), organisation qui classe les personnes, leurs états, leurs fonctions selon des échelons subordonnés les uns aux autres, chaque échelon correspondant à un degré de pouvoir, de responsabilité, de compétence, de dignité, etc., supérieur à celui de l'échelon immédiatement inférieur : Hiérarchie sociale.

- Ensemble des personnes qui sont au sommet de la hiérarchie, qui décident, dirigent : La hiérarchie l'a décidé ainsi.

- Classification dans laquelle les éléments sont ordonnés en une série croissante ou décroissante, selon un critère de valeur ou d'importance

Ce mot induit des relations de pouvoir sensibles et compréhensibles, car dans une hiérarchie, les droits et

⁴² Définition Larousse 2016 « expressif »

LEXIQUE

devoir de chacun diffèrent selon leur classe sociale. De part cette classification, des hommes ont un pouvoir sur d'autres, sans qu'il existe ni égalité, compensation ou réciprocité. La hiérarchie peut-être sensible également dans l'architecture, universellement, à travers par exemple l'usage d'espaces surélevés (chœur dans une église, chaire d'homélie, estrade ou balcon pour discours politique etc), cette théorie étant d'ailleurs étayée dans la *méthode structurale* de Levi-Strauss⁴³, qui relève « l'importance de telles corrélations, principalement en ce qui concerne, d'une part la structure sociale, et de l'autre, la configuration spatiale des établissements humains ».

Monument : (dictionnaire Larousse 2016)

(du latin monumentum, de monere, faire se souvenir)

- Ouvrage d'architecture, de sculpture, ou inscription destinés à perpétuer la mémoire d'un homme ou d'un événement remarquable.

- Ouvrage d'architecture remarquable d'un point de vue esthétique ou historique.

Littéraire. Œuvre majestueuse, imposante, durable, dans un genre quelconque.

De par sa définition première, le monument n'a pas d'autre rôle que celui de mémoire. Il s'agit vraisemblablement de l'unique type d'architecture dont la fonction ne dicte ni sa forme ni ses dimensions ou son organisation.

L'ouvrage d'architecture monument n'a d'autre prérequis que l'expression d'une idée ou d'une idéologie. Il agit en témoin

⁴³ Claude Levi-Strauss, *Les organisations dualistes existent-elles ?* (1956)

LEXIQUE

d'une époque, d'un événement. Une œuvre qui a pour vocation d'agir, non pour le présent mais pour un futur inconnu. Son réel enjeu se trouve dans sa capacité à (r)enseigner un visiteur, quel qu'il soit.

Dans l'architecture et l'art soviétique du XXème siècle, l'allégorie et la personnification sont couramment utilisées pour les monuments du réalisme socialiste. (*L'ouvrier et la Kolkhozienne*, la *Mère Patrie* à Volgograd)

Réalisme socialiste : doctrine officielle de l'art dans les pays du bloc de l'URSS, élaborée notamment par Staline, Boukarine, Gorki et Idanov. La doctrine qui se veut une méthode plutôt qu'un mouvement artistique est caractérisée par quatre règles :

-« ideinost » : les réalisations doivent être ancrées dans, et résonner avec l'idéologie soviétique.

-« narodnost » (créé sur les mots de peuple et nation) : centré sur la relation entre le travail artistique et le sentiment populaire. Le contenu d'un travail d'art doit représenter les intérêts et points de vue du peuple, d'une manière claire et intelligible.

-« klassovost' », les héros socialistes doivent personnifier l'héritage de leur classe sociale, surtout valable pour la classe des travailleurs.

-« partiinost' » est l'expression nécessaire du rôle central et leader du Parti communiste dans tous les aspects de la vie soviétique, et l'expression de l'appartenance au parti.

Le réalisme socialiste échouera certainement dans sa méthode « *Il ne faut jamais dire : commençons par inventer des principes à partir desquels nous tenterons de toute*

LEXIQUE

expliquer. Il faut dire plutôt : faisons une analyse exacte des choses »⁴⁴.

Symbolique : (dictionnaire Larousse 2016)

Le domaine des symboles, des signes culturels. Catégorie introduite par J. Lacan (1953) dans un ensemble (symbolique-imaginaire-réel) qui permet de définir l'activité propre à l'être humain en tant qu'il est soumis à l'activité du langage et qu'il est de fait pris dans un système d'échanges définissant aussi bien la culture que l'inconscient.

Christian Norberg-Schulz complète ⁴⁵ : « à travers la symbolisation, l'homme parvient à transcender la situation individuelle et à prendre part à une vie sociale et orientée (...) Pris globalement, les systèmes symboliques constituent l'ordre commun auquel on donne le nom de culture ».

symbole : signe figuratif, être animé ou chose, qui représente un concept, qui en est l'image, l'attribut, l'emblème : Le drapeau, symbole de la patrie.

Personne qui incarne de façon exemplaire une idée, un sentiment, etc.⁴⁶

⁴⁴ Voltaire, Œuvre Complète, volume 24, Editions P.Planchez, Paris, 1818

⁴⁵ Christian Norberg-Schulz, *La signification dans l'architecture occidentale*, p.428

⁴⁶ Définition Larousse 2016 « symbole »

POSTFACE

« Qu'est ce qu'une idéologie sans un espace auquel elle se réfère, qu'elle décrit, dont elle utilise le vocabulaire et les connexions, donc elle contient le code ? Que serait l'idéologie religieuse (judéo-chrétienne) si elle ne se basait pas sur les lieux et leurs noms : l'église, le confessionnal, l'autel, le sanctuaire, la chaire, le tabernacle etc ? Que serait l'Eglise sans les églises ? »

H. Lefebvre, La Production de l'espace

Pistes de réflexions sur le roman

L'Éloquence de l'architecture met en lumière une hypothèse que je vais étayer dans les pages qui suivent : le pouvoir de l'architecture sur l'individu et les foules par son éloquence, dans son usage au service d'une idéologie. À travers le roman, nous, lecteurs, sommes invités à partager les réflexions mais aussi les ressentis du personnage, à imaginer, et aussi à nous souvenir d'une expérience vécue avec l'architecture. Le titre de l'ouvrage porte en lui-même le caractère de notre étude. Le mot « éloquence » renvoi à ce qui est probant sans parole, ce qui s'exprime et parle à l'esprit et au cœur. Mais attention, il n'est pas rapporté à un adjectif : il n'est pas question ici d'une éloquence architecturale, mais de l'éloquence de l'*Architecture*. Cette Architecture porte la majuscule de ce qui est éternel et sacré. Les visites du héros n'ont certainement pas été choisies au hasard : il s'agit d'exemples emblématiques d'une architecture du sacré, tirés de l'idéologie religieuse catholique et de la doctrine communiste soviétique.

POSTFACE

Voici une proposition de lecture, d'après les faits et expériences racontées dans le roman : considérons dans un premier temps l'approche de l'espace social par le héros, dont nous assumons la subjectivité. Puis nous analyserons les prémisses et les systèmes de la création architecturale au service du pouvoir dans l'URSS en 1950, pour ensuite détailler les systématiques de cette grammaire architecturale à l'aide de principes illustrés par des exemples.

POSTFACE

Approche phénoménologique

Les descriptions architecturales dans ce roman ne sont ni purement historiques ni structurelles. Loin de l'approche architecturale européenne néo classique des XIII^e et XIX^e siècles – également brièvement envisagée comme piste par l'URSS au début du XX^e siècle, qui viserait à détailler chaque composant du tout⁴⁷, le narrateur évoque une approche très personnelle. L'emploi de la première personne participe à cette expérience. L'expérience devient physique, « phénoménologique ».

Le concept de phénoménologie est énoncé en philosophie au début du XX^e siècle par Edmund Husserl, qui propose la perception comme approche au monde, en dépit de l'intentionnalité. Maurice Merleau-Ponty, un de ses disciples, souligne le rapport inhérent entre la conscience et le corps, la perception prenant une dimension active à travers le concept de l'expérience⁴⁸. Dans son Avant-Propos nous trouvons une définition simple liant l'ensemble de ces phénomènes :

« *[la phénoménologie] c'est l'ambition d'une philosophie qui soit une science exacte* », mais c'est aussi un compte rendu de l'espace, du temps, du monde, de « vécus ». C'est l'essai d'une description directe de notre expérience telle qu'elle est et sans aucun égard à sa genèse psychologique et aux explications causales.⁴⁹ »

⁴⁷ « Cet espace ne se comprend pas comme une collection d'endroits et de signes ; une telle analyse le méconnaît radicalement ; c'est bien un espace, mental et social indiscernablement, qui comprend l'existence entière des groupes considérés (d'abord la Ville-Etat) et doit se comprendre comme tel » H. Lefebvre, *La Production de l'espace*, 1974, Chap.IV, p.278

⁴⁸ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, 1945

⁴⁹ *ibid.*

POSTFACE

Cet intermède théorique est nécessaire : comment pourrait-on décrire les monuments visités par le protagoniste sans en signifier l'expérience ?

L'expérience physique *bouleversante* vécue au Panthéon « mes jambes se dérobent »⁵⁰ est relatée avec brièveté, sans artifices. Dans ce contexte nouveau, lors d'une visite qui, de plus, n'était pas programmée ni anticipée par le protagoniste, la perception a pris le dessus. Ses sens complètement bouleversés « *Comment le vide, le rien, le néant peut-il avoir cette portée sur mon être ?* » Ce que voient ses yeux se brouillent, il en va de même dans la dimension sonore comme on le comprend avec l'oxymore « *silence fracassant* ». L'inattendue perte de repère ramène le personnage à cet état de pure perception où la connaissance théorique n'existe plus : seul « *le contact froid de la pierre à travers mes habits me rattache à la réalité de la matière.* »⁵¹.

Nous assistons ensuite à une volonté -certainement du subconscient- de se replonger dans cet état de non contrôle, mais la conscience de l'analyse l'en empêche, amenant le paradoxe entre réalité perçue et réalité comprise : « *m'extraire de ce fabuleux univers pour mieux m'y plonger* »⁵². Puis la connaissance reprend ses droits, et nous retrouvons la voix analytique de l'architecte : « *les caissons (...) subterfuge* ».⁵³

Expérience inattendue, perte de repère. Le lieu possède une dimension sacrée. L'homme y prend part, du simple fait de sa

⁵⁰ Chapitre VIII p.64

⁵¹ Ibid.

⁵² Ibid. p.64

⁵³ Ibid. p.64

POSTFACE

présence attentive. Il s'agit d'un événement qui se vit. Difficile voire impossible à partager. Dans la conception kantienne : « *l'espace n'est pas la condition de la possibilité des choses en soi, mais seulement la condition de leur manifestation à notre esprit* »⁵⁴. L'espace n'est plus seulement un concept acquis d'expériences antérieures (*l'a priori*) mais une forme pure de l'intuition. La compréhension totale d'un espace surgit au sein d'un espace-temps défini : sa connaissance « en soi » réclame une connaissance « pour soi », qui intervient lors de sa manifestation à l'individu, lors de l'expérience physique.⁵⁵ Ce qui corrobore l'hypothèse de l'expérience unique. Le narrateur connaît théoriquement le bâtiment, pourtant son appréhension physique est momentanée, l'expérience du « pour soi », hors des concepts connus est essentielle pour comprendre (et vivre) la chose « en soi »

Approche déterminée et usage social

En opposition à cette expérience, nous retrouvons les autres étapes de ce voyage initiatique, qui, cette fois-ci, font appel à ce que le narrateur nomme ses « *compétences cognitives primaires* »⁵⁶.

La visite du mémorial de Treptower Park marque un élément déclencheur dans la quête du personnage. Le monument visité est issu d'un concours organisé, sous l'injonction de l'armée d'occupation soviétique. Il s'agit avant tout d'un cimetière, qui abrite les dépouilles de quatre mille huit cents soldats. Des dizaines de

⁵⁴ Cité dans Georges Pascal, *La Pensée de Kant*, Paris, Bordas, coll. « Pour connaître », 1957, p51

⁵⁵ L'espace philosophique, Encyclopédie Wikipédia

⁵⁶ Chapitre VIII p.66

POSTFACE

milliers de soldats soviétiques ont perdu la vie lors de la conquête de Berlin en 1945, et on trouve dans la ville deux autres mémoriaux, érigés en leur honneur. Le mémorial de Treptower Park est le plus grand des trois, et recouvre une surface de plus de dix hectares. Le gigantisme du site est perceptible dans le champ lexical de l'immensité et à travers la lenteur du cheminement parcouru par les deux visiteurs.

La différence majeure dans l'étude de cette visite, est l'aspect sacré qu'elle revêt pour chacun des personnages. Tous deux la vivent d'ailleurs différemment. Pour le premier, Ludwig le scientifique, nous retrouvons une approche phénoménologique considérée au paragraphe précédent, que l'on comprend à travers son hébétude. Pour le narrateur en revanche, qui, cette fois-ci maîtrise les codes, la grammaire et la dialectique du langage architectural soviétique, les enjeux deviennent autres.

Henri Lefebvre nous offre l'explication suivante : « *Chacun sait de quoi il retourne quand on parle d'une « pièce » dans un appartement, du « coin » de la rue, de la « place » du marché, du « centre » commercial ou culturel, d'un « lieu » public etc. Ces mots du discours discernent sans les isoler, des espaces, et décrivent un espace social. Ils correspondent à un usage de cet espace, donc à une pratique sociale qu'ils disent et composent.* »⁵⁷. L'espace est conçu pour être pratiqué. « *En indiquant la voie pour produire un autre espace, celui d'une vie sociale autre et d'un autre mode de production, le projet franchit l'intervalle entre science et utopie, entre réalité et idéalité, entre le conçu et le vécu.* »⁵⁸

⁵⁷ H. Lefebvre, *La Production de l'espace*, 1974, p.23-24

⁵⁸ Ibid. p73

POSTFACE

Ainsi Aleksei re-connaît les éléments (« Rodina Mat », « drapeaux de marbre rouge »⁵⁹) et adapte son comportement, plus particulièrement sa manière de s'y mouvoir « *J'ai adopté un pas cérémonieux* »⁶⁰.

La description qui suit est une analyse. Analyse des éléments et composants, de leur disposition relative, analyse du parcours. Mentalement, il formule la hiérarchie processionnelle : « *allées annexes (...) escaliers secondaire, perpendiculaires à l'axe principal (...) rythme plus lent, (...) arrivée non frontale.* », et énumère les seuils « *séparation entre le chemin et les stèles* ». La dynamique architecturale entre en jeu avec le changement de rythme lors de la visite. Un arrêt sur l'esplanade du portique, la lente procession entre les stèles, décrite comme une « *chorégraphie sinusoïdale* ».

L'organisation hiérarchique et l'utilisation d'éléments architecturaux connus et reconnus structure leur approche. Par l'observation du parcours de Ludwig, transparaît la dimension du sacré : du permis et de l'interdit. Guidés par l'architecture, ils n'essayaient pas d'atteindre la partie centrale réservée au cimetière.

Nous évoquons la pratique sociale de l'espace ; dans son ouvrage sur l'architecture des totalitarismes du XX^e, Ades Dawn exprime sans détour la nécessité d'instaurer des rituels au cœur de la vie sociale d'une idéologie politique : « *Ritual and ceremony are essential to the political process, and with the democratization of politics power increasingly became public theatre, with the people as audience and – this was the specific innovation of the era of dictators- as organized participants.* »⁶¹

⁵⁹ Chapitre VI p.54

⁶⁰ Ibid.

⁶¹ Ades Dawn, *Art and Power, Europe under dictators 1930-1945*, 1995, p.12

POSTFACE

Le pouvoir de l'architecture, l'architecture au service du pouvoir : réalisme socialiste et propagande

L'avènement de l'idéologie soviétique a été rendu possible par la mise en œuvre d'une révolution sociale, culturelle et, par là architecturale, en parallèle de la révolution politique et économique. L'enjeu n'est pas uniquement de proposer un système qualifié de plus égalitaire, il s'agit bien ici de mêler le peuple aux ambitions du système : si le peuple ne s'investit par dans ce pari, alors le projet est bancal.

Le Parti communiste soviétique réalise très tôt le pouvoir potentiel de l'architecture. Dès la fin de la première guerre mondiale une prise de conscience s'opère : « *Les anciennes structures sociales s'effondraient, et de nouvelles structures apparaissaient ; une société nouvelle était en train de naître, la culture était en profonde mutation, et il en allait de même de la façon dont les gens voyaient les choses. Et il fallait protéger ce neuf* »⁶²

Le réalisme social apparaît dès 1934 lors du Premier Congrès des écrivains soviétiques. Ces derniers étant exhortés à devenir des ingénieurs de l'âme par le biais d'un romantisme révolutionnaire, combiné avec une vision réaliste⁶³.

Le réalisme socialiste se présente comme une méthode de création plus qu'un système esthétique nouveau.

⁶² A. Ikonnikov, *L'architecture russe de la période soviétique*, 1990, p.413

⁶³ « *engineers of human souls* » « *revolutionary romanticism* » « *with both feet on the ground of real life* » Ades Dawn, *Art and Power, Europe under dictators 1930-1945*, 1995, p.187. Voir aussi la définition « réalisme socialiste », Lexique p.87

POSTFACE

Avant l'énoncé de ce concept, l'approche architecturale soviétique est déjà en quête d'une création révolutionnaire. Il me faut citer ici le Palais des Soviets, un bâtiment qui ne fut jamais construit mais reste en théorie le plus emblématique de cette période. Le projet, lancé d'abord sur un concours en 1931 a réuni des architectes du monde entier (dont le Corbusier ou encore Walter Gropius). Finalement la compétition fut fermée et le projet lauréat sera issu d'une collaboration entre les architectures Iofane, Chitchouko et Gelfreikh. Staline en personne était jury au concours, preuve de son engagement et de sa conviction dans le rôle politique de l'architecture. Le palais prend position à la place de la cathédrale du Christ Sauveur, démolie à cet effet. Le projet final propose une tour de quatre cent quinze mètres⁶⁴ et est couronné d'une statue de Lénine. Sous la claire injonction de Staline : « Le palais des Soviets est un monument dédié à Lénine. N'ayez pas peur de la hauteur, recherchez-la »⁶⁵, ladite statue atteindra cent mètres de haut. Hauteur, démesure, symbolisme, la doctrine soviétique use de didactisme et d'excès dans la retranscription du pouvoir. Ades Dawn classifie cette approche : « *There are three primary demands which power usually makes on art, and which absolute power makes on a larger scale than more limited authorities. The first is to demonstrate the glory and triumph of power itself (...) The second major function of art under power was to organize it as public drama. (...) A third service that art could render power was educational or propagandist : it could teach, inform and inculcate the state's value system.* »⁶⁶

⁶⁴ En concurrence directe avec la tour Eiffel qui ne mesure « que » trois cent vingt-quatre mètres de haut.

⁶⁵ Khmel'nitsky, ch. 2, note de l'édition de 1940 du *Palais des Soviets* par N. Atarov

⁶⁶ Ades Dawn, *Art and Power, Europe under dictators 1930-1945*, 1995, p.187

POSTFACE

Recherche de lieux nouveaux pour l'expression de leur idéologie, création d'un sacré

Au début du XX^{ème} siècle, Adolf Loos relayait le monument au statut de non-architecture, suggérant l'obsolescence proche des constructions « monument » et « tombeau »⁶⁷. Ce sont pourtant ces mêmes constructions qui deviennent les outils d'expérimentation les plus probants pour les architectes soviétiques.⁶⁸ On assiste à une prolifération des mémoriaux et autres architectures sans programme, adressés au peuple. Voilà que l'architecture vient à « *servir une autre mythologie, toute aussi puissante.* »⁶⁹ Cette expérimentation architecturale induit la destruction nécessaire des édifices similaires qui appartiennent à une autre idéologie ; comme le souligne Piotr Woïtaschewski : le soviétisme a ainsi détruit en masse églises et temples.

L'idéologie soviétique est élevée par Fabien Bellat au rang de « mythologie ». Un « *ensemble des mythes qui appartiennent à un peuple : Ensemble de mythes créés autour d'un phénomène social, d'un thème, d'une doctrine* »⁷⁰. La création consciente de cette architecture narrative reflète la prise de conscience politique de l'architecture comme outil de pouvoir. Un premier parallèle entre architecture,

⁶⁷ A. Loos, *Ornement et Crime*, publié dans Cahiers d'aujourd'hui, Vienne, 1913

⁶⁸ « *cryptes solennelles, chapelles et narthex funéraires, obélisques et catacombes cyclopéens entrèrent en force en URSS* » Fabien Bellat, *Amériques/URSS, Architectures du défi*, 2014, p.106

⁶⁹ Ibid. p.109, et aussi : « *le développement d'une liturgie soviétique. La propagande faisait office de livre révélé, continuellement réinventé selon les nécessités du jour* »

⁷⁰ Définition Larousse 2016 « mythologie »

POSTFACE

idéologie et histoire est évoqué au chapitre IX, en « résonance raisonnée » lorsque le narrateur lit les gravures de la porte sainte de la même manière qu'il a compris les bas-reliefs des stèles à Treptower Park.

Toute mythologie requiert ses héros, ainsi après la seconde guerre mondiale, en promouvant la construction de mémoriaux, Staline crée de nouveaux héros. Ces hommes qui se sont battus pour la patrie, ont gagné la reconnaissance des chefs et deviennent des exemples pour la population.

L'architecture acquiert alors une visée didactique ; les édifices publics (la propriété privée n'existe plus) deviennent de véritables moyens de communication.

La nécessité de trouver des références qui marquent l'esprit du peuple a conduit les architectes à se tourner vers des sources antiques inattendues telles que l'architecture de l'Amérique précolombienne, ou de l'antique Athènes. Toutefois il ne s'agit pas de copier : « *Chaque source fut choisie pour ses capacités d'évocation culturelle, mais aussi en fonction de possibilités de réadaptation technique ou formelle* », ⁷¹ Grâce notamment à ces nouvelles références, les architectes soviétiques développent un système destiné à promouvoir l'idéologie.

⁷¹ Ibid.

POSTFACE

Les outils de cette nouvelle architecture

La clarté du langage architectural soviétique qui se développe alors cache une propagande à la portée bien supérieure : « *L'illusion de la transparence se confond avec celle d'une innocence de l'espace : sans piège ni cachette profonde. Le dissimulé, le caché et donc le dangereux s'opposent à la transparence, saisissable d'un regard à l'œil de l'esprit qui éclaire ce qu'il contemple* »⁷² autrement dit, l'espace qui est directement intelligible, permet une manipulation.

Symbolisme et héroïsme

Les outils se précisent, et l'URSS n'hésite pas à employer un double discours face au monde : devant l'assemblée d'architectes qui collaborent pour la réalisation du nouveau siège de l'ONU à New York en 1947, le représentant soviétique Nikolai Bassov s'exclame : « *En architecture, le symbolisme est superflu. Tous les symboles vieillissent. Si vous incorporez des symboles d'aujourd'hui dans l'architecture, demain ces symboles seront datés, le bâtiment aura l'air ridicule !* »⁷³.

Or dans le même temps, sont construits notamment le mémorial de Treptower Park (1949) et la station de métro Komsomolykaya (mise en service en 1952). À peine dix années auparavant, l'URSS présentait à l'exposition universelle de Paris de 1937 un pavillon réalisé par Boris Iofan⁷⁴ et surmonté de *L'Ouvrier et la Kolkhoziennne*, sculpture de vingt-cinq mètres de haut et œuvre de Vera Moukhina⁷⁵,

⁷² Henri Lefebvre, *La Production de l'espace*, 1974, p.37

⁷³ Fabien Bellat, *Amériques/URSS, Architectures du défi*, 2014, p.109

⁷⁴ (1891-1976), architecte soviétique.

⁷⁵ (1889-1953), sculptrice soviétique considérée comme l'un des plus grands sculpteurs de l'ère soviétique.

POSTFACE

représentant une femme travaillant dans une coopérative agricole et un ouvrier, brandissant la faucille et le marteau, symboles du communisme. Le même pavillon comportait également des bas-reliefs sculptés par Joseph Tchaïkov représentant chacune des républiques de l'Union soviétique. L'organisation pyramidale de l'édifice accentuait l'élan des deux personnages, le pavillon servant de socle à la statue.

Le réalisme socialiste invoque une nouvelle notion du symbolisme : lorsqu'il se trouve sur la place saint Pierre, le narrateur constate avec stupéfaction l'ancienneté du langage de l'architecture chrétienne : « *ces représentations parlent d'une autre époque* », « *le même discours depuis des millénaires* ⁷⁶ ». À l'inverse, sur toutes les statues et autres représentations soviétiques, les hommes et les femmes portent des vêtements simples, beaucoup moins révélateurs d'une époque (chemises pour les hommes et robes pour les figures féminines, à Treptower Park comme pour le pavillon de l'exposition universelle de 1937). Le questionnement est justifié, lorsqu'on songe que les statues de la place saint Pierre ont été réalisées au XVII^e siècle, reprenant pourtant les codes formels et vestimentaires antiques. Il soulève ici la question de la temporalité du symbolisme.

Personnifications et culte de la personnalité

En regardant les esquisses faites pour le Palais des Soviets, on ne peut s'empêcher de songer à la tour de Babel. Là encore, l'espace céleste est octroyé à un homme : Lénine. La statue initialement prévue devait représenter le « Prolétaire libre » et mesurer dix-huit

⁷⁶ Chapitre IX p.70

POSTFACE

mètres de haut. Comme nous le savons, la statue sera remplacée par une nouvelle à l'image de Lénine, de telle sorte que le Palais lui serve de piédestal. Anatoli Lounatcharski ⁷⁷ recommandait pour cette architecture « *une poussée hardie vers le haut, la proportionnalité, la simplicité et l'ouverture aux masses [...] considérant que l'édifice exprimait l'idée du socialisme : placer l'homme au dessus de toute chose* » ⁷⁸. La substitution de l'ouvrier par le chef défunt visait à entretenir ce culte de la personnalité que Staline estimait indispensable.

Sur le porche du projet présenté par Alabian pour le pavillon soviétique de l'exposition universelle à New York en 1939, l'architecte a esquissé deux médaillons qui encadrent le portique d'entrée, avec sur chaque médaillon les profils respectifs de Lénine et Staline : « *Ce n'était plus seulement une bannière accrochée à la façade, c'était l'architecture toute entière qui servait de support à un portrait monumental, une icône, des leaders soviétiques* » ⁷⁹ (ici, l'emploi du mot « icône » se réfère sans nul doute aux icônes de la catéchèse orthodoxe).

À travers le récit, nous sommes aussi régulièrement amené à sentir la présence de Staline, par le biais d'évocations ou d'images fixées au mur (au ministère de l'Intérieur, à l'ambassade), présence qui rassure le narrateur.

⁷⁷ (1875-1933) Homme politique soviétique, notamment Commissaire à l'Instruction d'octobre 1917 à 1929 et fervent défenseur de la « Construction de Dieu », courant d'idée **marxiste** russe qui prônait l'édification et l'organisation d'une religion de l'humanité socialiste plutôt que l'abolition de la religion défendue par une interprétation strictement matérialiste du marxisme.

⁷⁸ Andreï Ikonnikov, *L'architecture Russe de la Période Soviétique*, 1990

⁷⁹ Fabien Bellat, *Amériques/URSS, Architectures du défi*, 2014, p.74

POSTFACE

Toutefois, le culte de la personnalité dans le monde soviétique se retrouve également dans la personnification de figures et concepts historiques chers au peuple. Lorsqu'il découvre les bas reliefs des stèles de Treptower Park, le narrateur prend part à l'histoire qui lui est contée : « *Ces personnages représentés ont mon visage, celui de mes proches, celui de tous les russes* »⁸⁰. Le parti communiste de Staline s'est également attribué la figure allégorique de la Mère Patrie, qui est elle-même mêlée à l'histoire du soviétisme, que ce soit par la statue de la femme agenouillée qui pleure ses enfants à Treptower Park, ou bien quelques années plus tard, par celle de la femme triomphante à Volgograd.

Confrontations et inspirations

L'architecture du XX^e siècle apporte le défi de la hauteur. Si Aleksei évoque la tour Eiffel à la question de Piotr Woïtaschewski⁸¹, c'est parce que la question du gigantisme et du défi technique est au premier plan sur la scène architecturale soviétique. Les grattes ciels moscovites sont destinés implicitement à remplacer les flèches et coupôles orthodoxes passées dans le paysage urbain. Une esquisse d'Oltarjevski pour le mémorial Colomb à Saint Domingue en 1929 représentait déjà la défaite de la flèche gothique face au gratte-ciel moderne dont le sommet va se perdre dans les nuages⁸². Il est amusant de comparer à ce propos la réponse qu'apporte le médecin —qui voit en la cathédrale Saint Jean quelque chose de plus fort que

⁸⁰ Chapitre VI p.55

⁸¹ Chapitre IV p.39

⁸² Ibid. p.34

POSTFACE

la dame de fer— avec les ambitions exprimées par Staline au début du récit.

Le mémorial de Treptower Park est également très démonstratif. Le récit de la visite du narrateur suggère une intuition... Quelque chose sous-jacent ou inavoué. L'emploi des mots « *voûte* » « *rituel processionnel* » ou encore « *arcs boutants* » ont attisé ma curiosité. Ainsi, si nous comparons le plan du mémorial de Treptower Park avec un plan-type d'une église gothique, les similitudes dans l'organisation mais aussi les proportions sont frappantes.

Tout d'abord, l'axialité ; tous-deux admettent un axe clair, une nef centrale, bordée de couloirs processionnels, ou bas-côté, distinctement décrits dans le récit. Puis un transept. Si le portique en marbre rouge de Treptower Park n'en porte pas le nom, cette horizontalité soudaine vient barrer l'axe principal. Le transept marque traditionnellement le lieu de la séparation liturgique entre le chœur des religieux (domaine du sacré) et la nef des fidèles. Dans le cas de Treptower Park, on assiste à une séparation, entre le peuple (cheminement possible sur l'allée centrale qui précède, tout comme dans une église), et les héros défunts : l'esplanade en seconde partie est une gigantesque tombe.

À l'emplacement de ce qui serait le chœur dans une église (lieu où, traditionnellement se déroule la quasi totalité de la liturgie et l'autel, réservé aux célébrants), se trouve la statue du soldat portant l'enfant. L'allusion est assez immédiate : le chœur d'une église est toujours l'espace le plus haut, sous une coupole, une voûte, la hauteur célèbre le divin, l'inaccessible pour l'homme. À Treptower Park, c'est la statue du soldat avec l'enfant qui occupe cette espace. L'homme est élevé aussi haut que le divin, il occupe l'espace, présence palpable.

POSTFACE

De même, les scènes reproduites sur les seize stèles qui encadrent les tombes et le cheminement effectué par les deux visiteurs pour les observer rappelle sans équivoque un chemin de croix, que l'on retrouve dans toute église catholique.

La récupération —toute aussi inavouée qu'inavouable pour ses protagonistes— des codes religieux met en lumière le désir des soviétiques d'élever leur doctrine au même niveau qu'une religion millénaire.

POSTFACE

Conclusion

Nous avons plongé ensemble plus de soixante ans en arrière, dans la vie de cet homme —a-t-il existé ?— dans sa tête, ses convictions, ses découvertes. Les réflexions menées dans l'ouvrage sont nécessairement imprégnées d'idéologie soviétique et de notions acquises par la propagande. Aussi, c'est avec des yeux d'un autre temps que nous, lecteurs, avons pris le temps de considérer l'ensemble du voyage, et désormais nous avons en notre possession des outils supplémentaires pour en saisir les enjeux.

Déjà dans l'amorce du récit, le discours de Staline laissait entrevoir les questions majeures qui ont occupé la scène architecturale soviétique : une architecture du pouvoir, pour le peuple, à la hauteur de la grandeur du parti. La recherche de la conquête du ciel grâce à des édifices dont la dimension dépasse tout ce qui a existé jusqu'alors n'est pourtant pas suffisant pour transmettre l'idéologie au peuple. La didactique de la symbolique du réalisme socialiste peine également à s'affirmer. Il s'agit pourtant de dispositifs déjà largement utilisés dans l'architecture religieuse notamment. Or, si la verticalité instaure une hiérarchie (donc une souveraineté et une soumission) et la symbolique retrace une histoire (donc une imprégnation et une adhérence), ces éléments sont insuffisants pour répondre aux objectifs fixés par Staline.

Dans le discours tenu par le narrateur, peu à peu apparaît la certitude de la corrélation de modes d'action de l'architecture, comme condensateur social et outil de propagande pour une idéologie, qu'elle soit religieuse ou politique. Nous saisissons au fil de ses visites une intime ambivalence, entre le désir de construire pour le peuple, mais pour cela, de se rapporter à ce que ressent chaque individu dans une foule. L'architecture du pouvoir doit

POSTFACE

s'adresser à l'individu, l'éloquence de l'architecture n'est donc pas le discours construit et contrôlé. Le voyage et la découverte d'édifices inconnus permettent l'expérimentation physique personnelle, ô combien différente de l'appréhension intellectuelle de l'architecture. La découverte physique est directe et immersive, le dialogue saisit le corps et l'esprit, à l'opposé d'un apprentissage intellectuel conditionné.

L'éloquence de l'Architecture appartient au domaine du non maîtrisable, elle joue sur le subjectif, sur l'expérience. Le dialogue entretenu n'est pas fixe mais propre à chaque visiteur. Elle ne requiert pas de connaissances, elle ne s'adresse pas à une époque donnée. Son intemporalité s'expérimente physiquement. C'est cela qui détermine un lieu, le rend unique et lui reconnaît la dimension du « sacrée ». Le rôle de l'Architecture est d'exprimer, et le rôle de l'architecte est de connaître, d'expérimenter et de comprendre, pour donner ce qui est espéré et non ce qui est attendu.

INTRODUCTION AU PROJET DE MASTER

« Un jeune architecte vint me parler. « je rêve d'espaces pleins de merveilleux. Des espaces qui s'élèvent et enveloppent de façon fluide, sans commencement, sans fin, faits d'un matériau sans joints, blanc et or. Quand je trace sur le papier la première ligne pour capturer mon rêve, le rêve s'affadit ». Voilà une bonne question. J'ai appris dans le temps qu'une bonne question a plus d'importance que la réponse la plus brillante. C'est la question du non-mesurable et du mesurable. La Nature, la nature physique est mesurable. Le sentiment et le rêve n'ont pas de mesure, pas de langage, et le rêve de chacun est singulier.

Cependant, tout ce qui est fait obéit aux lois de la nature. L'homme est toujours plus grand que ses œuvres parce qu'il n'arrive jamais à exprimer pleinement ses aspirations. Car s'exprimer en musique ou en architecture se fait par des moyens mesurables de la composition du projet. La première ligne sur le papier est déjà une mesure de ce qu'on ne peut exprimer pleinement. La première ligne sur le papier, c'est moins.

« Alors, dit le jeune architecte, que devrait être la discipline, que devrait être le rituel qui vous mènerait au plus près de l'âme. Car dans cette aura de non-matériel et de non langage, je sens l'homme. »

Tournez vous dans l'Intuition et détournez vous de la Pensée. L'âme est dans l'Intuition. La Pensée est institution et la présence de l'ordre.(...)

Tout ce que nous désirons créer trouve son commencement dans la seule intuition. (...)

Alors il dit : « (...) Le rêve a déjà en lui la volonté d'existence et le désir d'exprimer cette volonté. La Pensée est inséparable de la connaissance intuitive. De quelle manière la Pensée peut-elle pénétrer la création afin que cette volonté psychique puisse être plus exactement exprimée ? »

Quand le sentiment personnel est transcendé dans la Religion (pas une religion, mais l'essence de la religion), et que la Pensée conduit à la Philosophie, l'esprit s'ouvre aux idées. L'idée de ce que peut être la volonté d'existence d'espaces architecturaux particuliers. L'idée est la fusion de l'âme et de l'intuition au plus intime de la relation de l'esprit et de l'âme, source même de ce qu'une chose veut être »

Silence et Lumière, Louis Kahn, pages 41-42

REMERCIEMENTS

Au terme de ce travail, je souhaite adresser mes sincères remerciements à l'équipe professorale qui m'a encadrée : les professeurs Nicola Braghieri et Luca Pattaroni, ainsi que Sibylle Kössler pour leur soutien et leur confiance dès le début et tout au long de l'écriture de ce travail.

Également, et tout particulièrement, je tiens à remercier mon frère Benoit, pour sa relecture attentive et toujours pertinente.

Merci à Louis pour son œil attentif et curieux lors des voyages, sa confiance en ce projet et son soutien immuable.

Merci à mes parents, depuis toujours.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages fondamentaux :

Ades Dawn, *Art and Power : Europe under the dictators 1930-45*, édition Oktagon, Stuttgart, 1995, ISBN 3-927789-90-9, 360 pages

Bellat Fabien, *Amérique-URSS : architectures du défi*, édition Chaudun, Paris, 2014, ISBN 2 35039 173 6, 303 pages

Fibich Peter, *Der Triumph des Sieges über den Tod, Das sovjetische Ehrenmal in Berlin-Treptow*, dans Die Gartenkunst 8, Worms am Rhein, 1996, pages 137-152

Ikonnikov Andreï, *L'Architecture russe de la période soviétique*, éditeur Pierre Mardaga, traduction française par S. Renard avec l'aide d'A. Karkovski, Liège, 1990, ISBN 2 87009 374 8

Kahn Louis, Mathilde Bellaigue et Cristian Devillers, *Silence et lumière : Choix de Conférences et d'entretiens*, éditions du Linteau, Paris, 1996, ISBN 2 910342 04 2, 299 pages

Kopp Anatole, Le gigantisme architecturale en Union soviétique, dans *Communications*, 1985, Volume 42 thématique : Le Gigantesque, pages 45-67

Laloy Jean, *À Moscou : entre Staline et de Gaulle, décembre 1944*, Revue des études slaves, année 1982 Volume 54 Numéro 1. Accessible en ligne :

http://www.persee.fr/doc/slave_00802557_1982_num_54_1_5218

BIBLIOGRAPHIE

Lefèbvre Henri, *La Production de l'Espace*, édition Anthropos, Paris, 1974, ISBN : 2 71783 954 2, 485 pages

Merleau-Ponty Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Éditions Gallimard, Paris, 1945, ISBN 2 07 029337 8, 531 pages

Norbert-Schulz Christian, *La Signification dans l'architecture occidentale*, édition Mardaga, Bruxelles, 2007, ISBN : 2 87009 954 1, 447 pages

Sebag Montefiore Simon, *Le Jeune Staline*, traduction de Jean-François Sené, édition française Calmann-Lévy, Paris, 2008, ISBN 978-2-253-12829-8, 766 pages

Triolet Elsa et Louis Aragon, *Œuvres Romanesques Croisées d'Elsa Triolet et Aragon ; Le Monument*, édition Jaspard, Polus Et Cie et Robert Laffont, Paris, 1965, 212 pages

Verkaaik Oscar, *Religious Architecture, Anthropological Perspectives*, Amsterdam University Press, Amsterdam, 2013, ISBN 978 90 8964 511 1

Zakharova Larissa, *Vie quotidienne en Union Soviétique*, cours pour l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Genève (Centre d'étude des mondes russe, caucasien et centre-européen). Accessible en ligne :

http://edu.ge.ch/co/sites/default/files/atoms/files/la_vie_quotidienne_en_urss_-_presentation_.pdf

BIBLIOGRAPHIE

Sites et références internet :

Principes :

"Socialist Realism." *Encyclopedia of Russian History*. Encyclopedia.com, Repéré le 9 novembre. 2016 à

<http://www.encyclopedia.com/literature-and-arts/literature-other-modern-languages/russian-and-eastern-european-literature-3>

« Histoire de l'URSS », dans Wikipédia, l'encyclopédie libre. Repéré le 9 novembre à

https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_l%27URSS_sous_Staline

« Réalisme socialiste soviétique », dans Wikipédia, l'encyclopédie libre. Repéré le 11 décembre 2016 à

https://fr.wikipedia.org/wiki/Réalisme_socialiste_soviétique

Monuments :

« Exposition Universelle Paris 1937 », dans Wikipédia, l'encyclopédie libre. Repéré le 5 octobre 2016 à

https://fr.wikipedia.org/wiki/Exposition_universelle_de_1937

« Gratte ciel stalinien », dans Wikipédia, l'encyclopédie libre. Repéré le 13 octobre 2016 à

https://fr.wikipedia.org/wiki/Gratte-ciel_stalinien

« L'ouvrier et la Kolkhoziennne », dans Wikipédia, l'encyclopédie libre. Repéré le 8 octobre 2016 à

https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Ouvrier_et_la_Kolkhoziennne

BIBLIOGRAPHIE

« Métro de Moscou », dans Wikipédia, l'encyclopédie libre. Repéré le 9 novembre 2016 à https://fr.wikipedia.org/wiki/Métro_de_Moscou

« Place Loubianka », dans Wikipédia, l'encyclopédie libre. Repéré le 11 novembre 2016 à https://fr.wikipedia.org/wiki/Place_Loubianka

« Palais des Soviets » dans Wikipédia, l'encyclopédie libre. Repéré le 22 septembre à https://fr.wikipedia.org/wiki/Palais_des_Soviets

« Place Saint Pierre » dans Wikipédia, l'encyclopédie libre. Repéré le 8 octobre à https://fr.wikipedia.org/wiki/Place_Saint-Pierre

« Plochtchad Revolioutsii » dans Wikipédia, l'encyclopédie libre. Repéré le 9 novembre à [https://fr.wikipedia.org/wiki/Plochtchad_Revolioutsii_\(métro_de_Moscou\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Plochtchad_Revolioutsii_(métro_de_Moscou))

« Treptow Ehrenmal », dans Wikipédia, l'encyclopédie libre. Repéré le 19 décembre 2016 à [https://fr.wikipedia.org/wiki/Mémorial_soviétique_\(Treptower_Park\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Mémorial_soviétique_(Treptower_Park))

SOMMAIRE

PREFACE	6
PRESENTATION DES PERSONNAGES	10
ROMAN	
ENTRE-VUE	14
METRO	24
LA TROISIEME ROME	30
LE VOYAGE	36
BERLIN	44
TREPTOWER PARK	50
TOUS LES CHEMINS... ..	58
RESONANCE	62
« RAISONANCE »	68
ŒUVRE	76
 LEXIQUE	 82
POSTFACE	90
INTRODUCTION AU PROJET DE MASTER	110
REMERCIEMENTS	112
BIBLIOGRAPHIE	114

